

À genoux (Adelphe Froger)

Adelphe Froger

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Te Deam laudamus

D'un cœur depuis longtemps sombré dans un ciel noir.

À Toi qui, de ton ciel d'airain jamais obscur,
Entoures de clartés mon front d'esclave impur,
Maîtresse de mon cœur, belle entre les plus belles !
À Toi qui sais charmer les sens les plus rebelles
Et qui sous tes pieds blancs le long de tes chemins
Foules des cœurs brisés qui sont des cœurs humains ;
À Toi, femme en qui rien des femmes ne surnage,
Éprise de chaos, de bruit et de carnage,
Pareille seulement pour la grandeur aux dieux
À Toi j'ai dédié ces vers mélodieux.

Le son de la musique est cher aux âmes fortes.
Il est comme un écho des frivolités mortes
Que l'avenir farouche et noir remplacera ;
Il est ce qu'on perdit et ce qu'on admira ;
Il est ce qu'on écoute avec toute son âme,
Le rire d'un enfant, le baiser d'une femme,
Le souvenir d'un temps déjà vieux et glacé,
Le rêve du présent et l'amour du passé.
Plus tard, quand la tristesse et l'âge en qui tout sombre,
Quand ces deux noirs lutteurs de la bataille sombre
T'auront enfin brisée avec leurs fiers défis,
Tu te rappelleras ces vers que je te fis.
Et cela te fera sourire, ô ma Maîtresse,
De songer qu'en un temps d'opprobre et de détresse

Où chacun d'un côté désavouait son roi,
Moi, dans l'ombre, à genoux, je n'adorais que Toi.

Adoration

Je t'adore du plus profond de mes ennuis,
Ô Soleil de mes jours et Lune de mes nuits
Ciel d'où coulent des flots de larmes sur nos rires.
En ton grand cœur mon cœur puise tous les délires
Que les hommes marqués de Dieu voient dans le fond
Des rêves. Je t'adore, ô femme, cœur profond,
Océan de tristesse où mon âme s'abreuve !
Ton souvenir en moi coule comme un grand fleuve ;
Je m'y laisse emporter parfois dans les beaux soirs
Vers les pays divins où sont les chauds Espoirs,

Les saintes Visions et les grandes Tendresses,
Vers le pays des morts, Maîtresse des maîtresses.
Et ce sera mon seul regret, ô front sacré,
S'il faut que mon amour meure quand je mourrai.

Exumiæ laudes

J'ai chanté sa grandeur quand je n'étais encore
Qu'un enfant aux tristes amours.
Le couchant se souvient des rougeurs de l'aurore.
Je la célébrerai toujours.
J'ai chanté sa grandeur quand j'étais son esclave.

Je lui redirai mon aveu
D'un cœur plus magnifique et d'une voix plus grave,
Maintenant que je suis son dieu.

Elle est l'urne de vie ardente et délectable
D'où toute divine liqueur
Se développe ainsi qu'un fleuve intarissable
Et se disperse dans le cœur.
Elle rend l'âme aux corps farouches et funèbres ;
Elle a le pouvoir chaleureux
D'apparaître plus blanche au milieu des ténèbres ;
Et, comme un arbre généreux
Qui n'a qu'à secouer ses branches vers le faîte
Pour que ses fruits tombent pressés,
On dirait qu'elle n'a qu'à remuer la tête
Pour en taire choir les pensers.
Et puis, ou faible ou forte, ou clémente ou haineuse,
Qu'elle dicte ou souffre la loi,
Elle est d'une splendeur tellement lumineuse
Qu'on la sent toujours près de soi.
Vous m'avez emporté sur la haute montagne,
Seigneur, parmi les astres d'or ;
Je n'apercevais plus le bois ni la campagne ;
Elle, je la voyais encor.

Vous m'avez fait venir sur les plaines sauvages
Où commence la mer sans fin ;
Je la voyais toujours baignant sur les rivages
Ses pieds nus dans le sable fin.
J'ai beau changer de ciel et changer de patrie,
Son beau corps de marbre, éclatant

Comme un astre et léger comme une rêverie,
Ne me quitte pas un instant.
Je ne me lasse point de chanter sa louange !
Elle est l'ombre qui suit mes pas
Et l'air que je respire et le pain que je mange.
Sans elle je ne vivrais pas.
Elle est tout ce qui charme et tout ce qui s'élève,
Ce que j'aime et ce que je vois ;
Elle est tout, vision, musique, parfum, rêve,
La grande âme et la grande voix.
C'est pourquoi, maintenant, je ne lui parle encore
Qu'à genoux, même ivre d'amour,
Son front semblant toujours levé pour qu'on l'implore.
Et, quand viendra le dernier jour,

On croisera mes mains comme dans la prière,
Pour que, même au fond du tombeau,
Je semble supplier encor cette guerrière
Au front si noble, au cœur si beau !

Laus tua

Je chanterai toute ma vie
En mes vers lumineux et bons
Ce qui fait toute mon envie,
Tes yeux noirs comme des charbons,
Et ton nez grave, fier et digne,
Pareil à celui des Bourbons ;
Et toute ta démarche insigne,

Depuis tes pieds miraculeux
Jusqu'à ton cou de noble cygne.

Je dirai les beaux rêves bleus
Que je trouve à toutes les heures
Au fond de ton lit fabuleux,
Les longs regards dont tu m'effleures
Pendant le silence des nuits,
Et puis les larmes que tu pleures,
Et tes aveux profonds, et puis,
Après, les charmantes caresses
Dont tu réchauffes mes ennuis,
Ô la plus belle des maîtresses !

L'Enchantement

La femme avait laissé tomber sur sa poitrine
Sa chevelure d'or adorable et divine,
Et, nue, offrait à mes regards sous le soleil
Surnaturel son corps éblouissant pareil
Aux étoiles. C'était au fond de l'avenue
Où vivent dans la paix d'une extase inconnue
Les grands chênes pensifs au milieu des ravins
Et les vastes palmiers et les cèdres divins
Que le flot baise avec un murmure farouche.
Elle me disait : « Viens t'endormir sur ma bouche.

Je t'en supplie ! Oh ! viens, cher être bien-aimé,
T'endormir sur mon sein de vierge parfumé.
Je chanterai le jour et la nuit ; quand je chante

Dans la forêt, ma voix délicieuse enchante
Les flots et rend les vieux rocs eux-mêmes pensifs ! »
Plus loin que les glaciers monstrueux où les ifs
Dorment bercés par la souffrance et les épreuves,
On entendait la voix lamentable des fleuves
Qui désespérément montait vers les grands cieux.
Elle continuait : « Viens, ô silencieux
Amant de la tristesse et de la rêverie !
Nous n'aurons désormais qu'une même patrie,
Un asile que rien d'humain ne troublera ;
Et cet asile cher à nos cœurs, ce sera
Ma couche au fond des bois lointains silencieuse ! »
Pendant qu'elle parlait, sa tête glorieuse
Sous le rouge et mourant soleil qui l'enflammait
Se haussait vers les cieux profonds comme un sommet.
Puis, attachant son bel œil clair comme la lune
Sur toutes les splendeurs de son corps une à une :
« Vois, disait-elle, vois mes cheveux, vois mes bras,
Vois mes seins, vois mes flancs ! tu les caresseras
Pendant la belle nuit prochaine sur ma couche
Irrésistible ; et tu caresseras ma bouche
Idéale, pareille aux fleurs rouges, ô cher
Voluptueux ! et tu dormiras sur ma chair.

Je t'aime par-dessus tous les hommes du monde.
Veux-tu nous en aller dans la forêt profonde,
Profonde ! » Et ses cheveux flottaient dans un grand vent.
C'était l'heure tardive où tout être vivant,
Sentant la nuit tomber, regagne sa demeure,
Et ferme ses deux yeux en attendant qu'il meure.
Il circulait dans l'air terrible où nous étions

Des appels tellement chargés d'afflictions
Et des odeurs d'amour tellement accablantes
Que je croyais toujours voir passer sous les plantes,
Sous les rocs, sous les grands flots bleus où le feu bout,
L'immense mort qui doit bientôt dévorer tout.
Elle continuait, encor plus séductrice,
Surnaturelle ! « Terre et cieux ! que je périsse
Si je te perds ! Mais non ! tu vas me suivre ! ami,
Tu vas me suivre ! Et quand tu seras endormi
Sur ma poitrine, les belles étoiles pures
Envieront ton sommeil pendant les nuits obscures,
Et, se penchant du haut de leurs couches de feu,
Te baiseront avec des bouches d'azur bleu.
Viens ! » Le soleil mourait dans les feuilles des palmes.
« Viens, continuait-elle, en fermant ses yeux calmes ;
Nul être ne pourra nous voir, quand nous serons
Au fond des bois. Alors nous mêlerons nos fronts,
Nos poitrines, nos bras, nos mains, nos chevelures,
Et surtout nos deux cœurs sanglants dont les brûlures

Se communiqueront à nos corps enfiévrés ! »
Alors elle me prit par la main, et, serrés
L'un contre l'autre, avec des paroles pareilles
À celles que nous font entendre les abeilles
Qui bourdonnent depuis le matin jusqu'au soir,
Nous allâmes, pensifs et tristes, nous asseoir
Sur sa couche, parmi les herbes et les branches.
Et je dormis bercé par ses belles mains blanches.
Et je fis tellement de rêves ce soir-là,
Que toute ma douleur ancienne s'envola,
Comme un voile qu'un vent terrestre aux cieux entraîne,

Et que je demeurai l'amant de la Sirène
Divine qui m'avait séduit avec sa voix.
C'est depuis ce soir-là que je vis dans les bois.

Les Beautés mortes

Je songe à ces Beautés qu'ont prises les Oublis,
Que la Mort formidable a mises dans ses lits,
Et qui sont dans de tels sépulcres à cette heure
Qu'on ne sait même plus si personne les pleure.
Oh ! comme elles passaient grandement, dans les soirs
Nébuleux, balançant comme des encensoirs
Leurs bras pleins de parfums redoutables ! et comme
Elles foulaient sous leurs beaux pieds tout ce que l'homme
Farouche y déposa d'immuables trésors,
Abandonnant aux vents tumultueux leurs corps,

Leurs longs manteaux de soie et de velours, leurs voiles,
Et leurs cheveux d'azur baisés par les étoiles !
Et sous les cèdres d'or secoués par la nuit,
Passant comme un navire enchanteur qu'eût conduit
L'éternel nautonier des mers infranchissables.
Maintenant même encore en tous lieux, sur les sables
Des grèves, sur les monts tristes ou parmi les
Lacs d'azur qu'ont remplis d'ombres et désolés
Les hivers de ces temps maladifs, sous la lune,
Nous les voyons la nuit revenir une à une,
Dans toutes leur splendeur native, avec leurs fronts
D'azur et leurs yeux d'or. Et nous les adorons.

Chant

D’où sont-ils tombés, tes beaux yeux ?
De quel ciel plein de pâles plantes ?
De quelles sphères somnolentes
Où rien n’est triste ni joyeux ?
D’où sont-ils tombés, tes beaux yeux ?
Et d’où te viennent tes épaules ?
De quelles terres de frimas ?
De quels monts ? De quels froids climats ?
De quelles neiges ? De quels pôles ?
Oh ! d’où te viennent tes épaules ?

Et tes beaux cheveux longs, si bruns,
D’où te viennent-ils, ma Maîtresse ?
De quelle rive enchanteresse ?
De quelle Cypre aux lents parfums ?
Oh ! tes beaux cheveux longs, si bruns !

La Rêverie

Traînant dans la lumière éclatante et superbe
Ses chers cheveux qui vont derrière elle dans l’herbe,
Et marchant avec la lenteur d’un beau vaisseau,
La belle Reine rêve au bord du clair ruisseau.
Elle passe pareille aux Prêtresses bibliques,
Abandonnant ses yeux d’azur mélancoliques
À l’azur moins divin du ciel attiédi.
Elle marche dans l’herbe épaisse. Il est midi.

Les Fleurs, dont elle fait l'envie et les délices,
Lèvent avec amour vers ses yeux leurs calices

Diamantés où luit l'orgueil d'être ses sœurs ;
Et les arbres, les grands arbres pleins de douceurs
Adoucissent pour sa chère tête la flamme
Du soleil, et, troublés jusqu'au fond de leur âme
Par l'immense grandeur de sa marche, lui font
Des aveux qu'elle écoute avec un air profond ;
Et l'herbe, qu'elle foule avec toute sa gloire,
Tremble au contact sacré de ses jambes d'ivoire ;
Et toute la forêt divine en tressaillit ;
Et par moments le clair ruisseau d'ambre jaillit
Plus amoureusement sur ses pieds blancs qu'il baise,
Se faisant doux afin que sa douceur lui plaise,
Et dans le pur cristal de ses flots bleus, pareils
À des miroirs, reflète encor ses yeux vermeils,
Son front noble, et sa bouche inviolable, et même
Ses longs cheveux de marbre et le clair diadème
De diamants que j'ai fait descendre sur eux,
Un soir ! Fière au milieu des arbres amoureux,
Elle marche parmi les souffles qui l'effleurent.
Les forêts, où les vieux saules nuit et jour pleurent,
Comprennent mieux que les cœurs des Hommes combien
La Femme, dont la chair embaume, est le seul bien
Qu'on ait sur cette terre ingrate ; les Bois tristes
Sont plus que nous émus par les yeux d'améthystes,
Et même après l'ennui profond des froids hivers
De telles femmes sont l'orgueil des chênes verts.

Or la Femme est aux Bois sacrés reconnaissante,
Et lorsque, sur son lit de fleurs agonisante,
Elle se sent faiblir sous le poids de l'amour,
Elle fuit dans les Bois lointains l'horreur du jour,
Et dans les longs midis brûlants, par les allées
De tilleuls, sur le bord des eaux immaculées,
Se console des deuils noirs dont nous l'accablons
En laissant les grands Bois baiser ses cheveux blonds.
Mais elle, elle si belle ! à quelle âme immortelle,
À quelle âme plus forte encore songe-t-elle,
Pour s'en venir ainsi rêver avec les Bois,
Elle dont l'œil est plein d'astres et dont la voix
Est pleine de chansons, elle dont même l'ombre
Étincelle comme un soleil dans la nuit sombre,
Elle dont tout le corps n'est qu'un ciel radieux ?
Elle vient chaque jour, triste, songer aux dieux
Immortels qui sont morts autrefois ! elle songe
Qu'elle même choira dans l'abîme où tout songe,
Qu'elle mourra, que ses cheveux divins mourront,
Que ses lèvres d'azur clair mourront, et son front !
Elle songe à ce terme horrible de la vie.
Et c'est pourquoi dans ses douleurs ce qu'elle envie
Avec toute son âme ardente, ce n'est pas
L'amour des cœurs humains enchaînés à ses pas,

Ni la grandeur des Rois monstrueux et des Reines
Terribles, ni les chants attirants des Sirènes,
Ni la beauté des corps étincelante, mais
L'éternité des Bois qui ne mourront jamais.

La Minute bonne

Je ne lui parlais pas quand elle vint me tendre
Ses lèvres à baiser, presqu'au dernier moment.
On eût dit que la Nuit seule pouvait entendre
Nos cœurs qui se brisaient à chaque battement,
Et garder au fond d'elle et ne jamais redire
Le chant que nos baisers sonnaient éperdûment.
Pâle, en proie à l'extase immense du délire,
Ma bouche sur la sienne et mes yeux sur ses yeux,
Je la pris dans mes bras comme on prend une lyre.

C'est l'amour qui nous fait semblables à des dieux.
Le baiser ne meurt pas sur la bouche ; il y creuse
Pour des jours éternels un sillon glorieux.
Je ne troublerai pas cette minute heureuse
Par l'évocation des souvenirs perdus.
Mais je veux en combler mon âme douloureuse,
Pour que sur tant de jours dont nous fûmes mordus,
Ô cher cœur ! elle vive et brille et plane encore,
Comme sur un gibet surchargé de pendus
Et d'horribles corbeaux inassouvis, l'aurore.

Tes yeux

Ce sont tes Yeux qui m'ont séduit,
Tes Yeux profonds comme la nuit
Et pourtant clairs comme la lune,
Ce sont tes Yeux charmants, ô brune,

Ce sont tes Yeux qui m'ont séduit !
Ils brillent dans mon noir réduit
Comme une étoile sur la dune,
Et m'apaisent dans l'infortune.

Ce sont tes Yeux qui m'ont séduit !
Tes Yeux dont l'éclair me poursuit
Même quand, froide plus qu'aucune,
Ton cœur fier me garde rancune !
Ce sont tes Yeux qui m'ont séduit !

Opiniâtrement

Je me suis laissé dire (un soir que j'étais ivre !)
Que toute la beauté corporelle n'est pas
Autre chose, ô mon Dieu, qu'un lourd boulet de cuivre
Que l'âme tire et traîne à chacun de ses pas ;
Et que, lorsque le corps redeviendra poussière,
L'âme, prenant son vol par la plaine de feu,
S'élancera comme une indomptable guerrière
Et redeviendra flamme au milieu du ciel bleu.
Mais celle qui m'a dit cette vérité sûre,
Femme dont le grand cœur occupe tout le mien,

Était d'une beauté si divine et si pure
Que je la laissai dire et que je n'en crus rien ;
Et maintenant encor, charmé par ses prunelles
Que ne ternit aucun de nos rêves humains,
J'adore la splendeur des choses éternelles
Dans ses yeux, dans son front et jusque dans ses mains.

Le Parfum

Àtoutes les odeurs qui parfument notre air,
Au cinnamome, au nard, à la myrrhe biblique,
À la vanille, au musc, à l'encens catholique,
Même aux fauves senteurs qui montent de la mer,
Au parfum d'un vieux gant qui pourtant m'est bien cher
Parce que j'y retrouve une ancienne relique,
À l'opium qui donne un cœur mélancolique,
Je préfère, ô cher corps, le parfum de ta chair.
Comme un grand vent sur les flots bleus des mers tranquilles
Emporte les vaisseaux monstrueux vers les îles,
Le parfum de ta peau transporte mon Esprit.
Jusqu'à des régions lointaines et très-calmes,
Où le Rêve immobile et superbe fleurit
Au milieu des glaciers, des roches et des palmes.

Le Soir silencieux

Attendons que le soir tombe. Le bruit m'obsède,
Le bruit tumultueux des villes ! Attendons
Pour nous aimer la douce heure des abandons,
L'heure où la vierge heureuse et forte à l'homme cède.
Le soir, le confident des âmes, le remède
Des voluptés, l'ami des cœurs plein de pardons,
Le soir descend, voici qu'il descend ; étendons
Nos deux corps accablés d'amour sur le lit tiède.
Avant, clos les volets, clos les fenêtres, clos
Les rideaux. Défaillons ensemble, dans les flots

D’une voluptueuse et morne somnolence.
Oh ! quel rêve ! ne plus entendre, ne plus voir,
Mourir ! Oh ! ne dis pas un mot ! Que le silence
Nous enveloppe avec les ténèbres du soir.

Le Rêve de l’Amante

J’ai rêvé que j’étais née à l’âge de pierre ;
Et j’étais tout debout dans un grand ravin creux,
Sans pouvoir remuer mes bras cadavéreux
Et sans pouvoir jamais abaisser ma paupière.
Rien ne pouvait troubler alors ma vie austère.
J’avais dans ma poitrine un grand cœur paresseux,
Indomptable, immobile et muet, comme ceux
Des roches dans la nuit sur le mont solitaire.
Les hommes tout autour de moi, contemplateurs
De ma beauté, trônaient sur d’immenses hauteurs
Et remplissaient de moi leurs âmes de statues.
Mais fixes, par-dessus leurs têtes abattues,
Mes yeux apercevaient déjà ton front futur,
Ô mon amant, dans un âge encore plus dur.

La Fleur divine

Elle faisait avec des fleurs une couronne.
À genoux au milieu de l’herbe elle cueillait
Toutes ces fleurs de pourpre et d’or que juin nous donne,

La tulipe, la rose immortelle, et l'œillet.
De ma route je la voyais dans la prairie.
Je l'appelai. L'enfant leva ses yeux vers moi.
Et je lui dis : « Pourquoi, femme, t'es-tu fleurie ?
Toutes les fleurs des prés sont vivantes en toi,

Toutes les fleurs de juin sont sur tes lèvres closes,
Toutes les fleurs les plus belles que nous ayons !
Et ta poitrine a des parfums comme les roses,
Et comme les bluets tes yeux ont des rayons. »
Elle me répondit, levant ses yeux superbes
Et m'en éblouissant à travers ses cheveux :
« J'ai ramassé ces fleurs pour toi, parmi les herbes,
Pour te les rapporter pleines de mes aveux ;
Pour que, le soir, du fond de tes mélancolies,
Dévoré jusqu'au cœur par les jours assassins,
Tu songes, en voyant ces fleurs que j'ai cueillies,
À l'immortel amour qui fleurit dans mes seins ;
Et pour que ta mémoire orgueilleuse et brûlante,
En respirant ces fleurs que fit germer ta foi,
Y retrouve l'odeur de l'éternelle plante
Que j'ai gardée intacte en mon âme pour toi ! »

Les deux Dieux

En ce monde où chacun par lui-même n'est rien,
Épris tous deux du grand mystère aérien
Dont le secret est cher à notre âme affaissée,
Nous avons tous les deux tourné notre pensée

Vers un pouvoir plus fort à la fois et plus doux,
Vous vers le ciel, et moi, ma chère âme, vers vous.

L'Ornement

La dame que j'adore et dont je suis jaloux
A ses deux grands yeux noirs très-tristes et très-doux,
Ses longs cheveux dont l'âme odorante m'obsède
Toutes les nuits, et ses deux mains d'ivoire tiède
Et son torse de marbre inflexible et vainqueur,
Mais, par dessus tous ces ornements, son grand cœur.

La Promeneuse

C'était dans un palais dont j'étais maître,
Plein de cristaux pendants et de rubis.
J'étais moi-même orné de beaux habits.
Quand tout à coup je la vis apparaître.
Sur les tapis de Smyrne bleus et blancs
Elle marchait vers moi du fond de l'ombre,
Traînant avec une majesté d'ombre
Ses pieds de neige et d'ambre étincelants.

Comme elle hait les ornements vulgaires,
Les vils chapeaux de feutre et de velours,
Elle portait sur ses beaux chevaux lourds
Un casque noir, pris dans les vieilles guerres.
Sur ses beaux seins tumultueux et forts

Était jetée une écharpe de gaze ;
Et de son cou balancé par l'extase
Pendait un grand collier fait d'os de morts.
Elle venait lentement, comme un prêtre,
Tenant au bout de son bras justicier
Un glaive d'or, de vermeil et d'acier,
Rouge de sang, hélas ! du mien peut-être !
Elle venait, lente, fière, au milieu
Du grand palais où la guidait son âme.
Et ses petits pieds étaient d'une femme,
Mais son regard terrible était d'un Dieu.
Dans son regard plein d'orgueils innombrables,
De rêves noirs, d'impassibilité,
Brillait de sa première majesté
L'âme des jours anciens immémorables ;

Brillaient dans son regard les mornes Dieux
Qu'a désertés l'époque dont nous sommes ;
Brillaient dans son regard l'horreur des hommes,
Le noir combat sous les jougs odieux,
Le désespoir hideux, le remords blême,
Puis, comme un astre au-dessus d'un linceul,
Par dessus tout, visible pour moi seul,
L'amour, l'amour, l'immense amour suprême !
Comme un vieux lac hanté par des géants,
Environné de forêts et de faîtes,
Où règne encore, en dépit des tempêtes,
L'impérissable azur des cieux béants !

À Marguerite

Venez, je redirai chaque parole dite,
Ô grand Ange de flamme et d'ombre, ô Marguerite !
Je redirai comment nous nous sommes connus ;
Comment les ans, d'abord radieux, sont venus,
D'abord étincelants et clairs et pleins de gloire,
Puis tristes et remplis de l'immensité noire.
Je redirai comment il se fait que nos chairs
Ont résisté longtemps aux désirs les plus chers,
Et comment il se fait que nous avons pu vivre,
Pareils à ces lions enchaînés mais qu'enivre

Depuis trente ans le clair souvenir de leurs cieux.
Et vous m'écouterez, Ange silencieux ;
Et dans l'obscur encens où mon âme se couche
Vous vous reconnaîtrez tout entière, farouche
Et grave, comme il sied aux vieux dieux réprouvés
Qui sont d'autant plus grands qu'ils ne sont que rêvés,
Par un bénie et par tous les autres maudite,
Ô grand Ange de flamme et d'ombre, ô Marguerite !

Chant-02

Les sourires sont les pensers
Qui remontent du cœur aux lèvres.
Pleins d'harmonie ou pleins de fièvres,
Gais ou tristes, chauds ou glacés,

Les sourires sont les pensers
Qui remontent du cœur aux lèvres.

Les larmes sont les visions
Du passé dans les yeux moroses.
L'an dernier au Jardin des Roses
Souviens-toi comme nous riions !
Les larmes sont les visions
Du passé dans les yeux moroses.
Les baisers, ce sont les aveux
Que les âmes se font entre elles.
Roucoulements de tourterelles,
Bruits de lèvres et de cheveux.
Les baisers ce sont les aveux
Que les âmes se font entre elles.

Sextine

Voici l'heure la plus douce, la plus charmante.
Le soir est descendu ; la nuit tombe à son tour.
Apaise dans ton cœur le mal qui te tourmente,
Et viens ! Dans l'air profond des nuits, ô mon amante,
Le cœur plus reposé, plus grave qu'en plein jour,
Comprend mieux la douceur du rêve et de l'amour.
Viens dans mes bras, ô mon premier, mon seul amour !
Tes pieds blancs sont charmants, ta poitrine est charmante,
Ta chair est éclatante et chaude comme au jour

Où, brûlé de désirs, je me tordais autour
De tes pieds, inflexible et dédaigneuse amante,

Prêtresse que le Dieu fatidique tourmente !
Le vent qui hurle et qui gronde dans la tourmente
Éveille dans nos cœurs le spectre de l'amour.
Vois-le grandir brillant et grave, ô mon amante,
Dans ta poitrine d'heure en heure plus charmante
Et dans tes vastes yeux où montent tour à tour
La noirceur de la nuit et la blancheur du jour.
Maîtresse, vois, la nuit nous recouvre ; le jour
Est un tyran dont l'œil impassible tourmente
Les cœurs passionnés et brûlants ; mais le tour
De la nuit est venu, du rêve et de l'amour.
Endormons-nous aux bras l'un de l'autre, charmante
Maîtresse des désirs, irrésistible amante !
L'homme ne souffre plus aux bras de son amante ;
Il ne ressent plus rien des misères du jour ;
Il rêve et, dans la nuit radieuse et charmante

Abandonnant le mal pesant qui le tourmente,
Se livre tout entier aux choses de l'amour ;
Et les oiseaux du ciel voltigent à l'entour.
Ne t'évanouis pas, ô nuit ! reste à ton tour.
Regarde entre mes bras dormir la chère amante
Dans le rêve des nuits futures, dans l'amour
Délicieux des cœurs ; et songe que le jour,
Dont le seul souvenir m'obsède et me tourmente,
Séparera mon front de sa tête charmante.
Charmante, c'est moi qui souffre et pleure à mon tour.
Ne me tourmente plus, insatiable amante.
Voici le jour qui vient. Quittons-nous, mon amour !

Le Baiser

Nul ne connaît assez la puissance divine
Du baiser, qui n'est pas de celles qu'on devine,
Mais de celles qu'on sent par l'âme et par le cœur.
L'amour est un combat où nul ne sort vainqueur,
Et dans lequel tout mot qui passe, toute larme,
Tout rêve, tout aveu, tout délire est une arme
Que le Destin avec de longs raffinements
Enfonce dans le corps douloureux des Amants.
Mais le baiser ! hélas ! vous, jeunes gens, vous, vierges,
Vous, vieillards, déjà pleins de l'ombre que les cierges

Regarderont bientôt dans vos yeux consternés,
Vous seuls pouvez connaître, ô chers abandonnés,
Les longs baisers d'adieu que se donnent tes lèvres,
Si graves à la fois et si remplis de fièvres
Qu'on ne peut distinguer au fond des nuits de feu
S'ils viennent de la terre ou s'ils viennent de Dieu.

Les Fleurs

Quand elle pleure, ou bien même quand elle rit,
Quand un baiser confond nos âmes fraternelles,
Ou même simplement quand je vois ses prunelles,
Même quand elle est loin et quand elle m'écrit,
Que je sois jusqu'au cœur mangé par le prurit
De la terre ou comblé d'extases éternelles,
À toute heure je sens, sauvages ou charnelles,

Fleurir dans mon cerveau les fleurs de son esprit,
Et lorsque je suis las de la lutte insensée
Que je livre au milieu de l'ombre à ma pensée,
Lorsque je n'en puis plus sous les coups du destin,
Dans l'épuisement triste et dans le mal infâme,
Pour me rendre le cœur d'aller jusqu'au matin,
Je respire ces fleurs sanglantes de son âme.

Consolations

Quand vous serez couchée en un cercueil profond,
Froide et sans vêtement, ô ma très-belle femme,
Je ne vous jure pas de prier pour votre âme,
Car nous ne savons pas ce que les Hommes font.
Alors, morte et voyant distinctement le fond
Des choses et combien vite fuit toute flamme,
Si vous considérez qu'en mon esprit infâme
Avec tous les oublis votre amour se confond,
Soyez-moi jusque dans la mort supérieure.
Et, revoyant l'immense orgueil de l'ancienne heure,
Depuis le premier pleur jusqu'au dernier serment,
Faites-vous au nouvel oubli sans épouvante ;
Et, pour vous consoler, dites-vous seulement
Que je vous adorais quand vous étiez vivante.

L’Agonie

Quand on l’eût habillée en costume de bal,
Je la remis encor sur le lit virginal,
La fatigue l’ayant absolument brisée.
Mais alors on la vit si blanche et si glacée
Qu’on la crut morte. Et l’œil des assistants s’emplit
De grosses larmes. Nous étions autour du lit,
Sur qui tombait la mort comme au travers d’un crible.
L’horloge lentement sonna l’heure terrible.
On entendait le vent lointain des bois, auquel
Répondait par moments le cri surnaturel

D’un oiseau qu’on aurait chassé de sa demeure.
Et l’horloge sonnant encore une fois l’heure
Sur cette moribonde en robe de gala,
Je lui dis : « Ne crains rien, mon cher dieu, je suis là.
Tu vois bien que je suis là, n’est-ce pas, chère âme ? »
Les candélabres clairs et bons versaient leur flamme
Magnifique sur cet enfant qui s’en allait,
De sorte que son front blanc semblait violet.
Mais l’un d’eux s’éteignit. Alors ces hommes, tristes,
S’enfuirent. Et levant ses yeux pleins d’améthystes,
M’entourant de ses bras glacés, elle posa
Ses lèvres sur mon front, et puis agonisa.

Évocation dans la nuit

Je veux cette nuit en silence
Faire étinceler à mes yeux
Ton corps dans toute l'opulence
De ses charmes prestigieux.
C'est bien le moins, par gratitude,
Femme en qui rien n'est triste ou gai,
Que tu charmes la solitude
Où ton amour m'a relégué.

Allons, divinité de glace,
Charmeresse aux yeux de métal,
Comme un colosse qu'on déplace,
Descends de ton haut piédestal ;
Et, plus belle dans la nuit noire
Que dans la lumière du jour,
Présente ton grand corps d'ivoire
À mes yeux enivrés d'amour !
Que nul mouvement ne dérange
La rigidité de ton corps,
Femme orgueilleuse, femme étrange,
Réceptacle des purs trésors.
Entre dans ma tête, glacée,
Belle, de dédain et d'orgueil,
Sans mouvement et sans pensée,
Comme une morte en son cercueil ;
Et que ta beauté que j'adore
Se grave bien dans mon cerveau,
Pour que je l'y retrouve encore
Quand je serai dans le tombeau ;

Et qu'à chaque heure de ténèbres
Je revoie encore tes yeux,
Et les déroulements funèbres
De tes cheveux silencieux !

À Celle dont un œil est noir et l'autre bleu

Vous avez deux grands yeux, ma brune,
Deux grands yeux lents, profonds et beaux.
L'un est noir comme les tombeaux,
Et l'autre bleu comme la lune.
Ils ont tous deux la volupté
D'une femme qui s'abandonne ;
Mais l'un est froid comme l'automne
Et l'autre chaud comme l'été ;

Et dans ce frisson qui me noie
Ou dans cette immense chaleur,
De l'un vient toute ma douleur
Et de l'autre toute ma joie.
L'un est la grande nuit de Dieu,
L'autre est la lumière et la gloire ;
L'un est beau comme la mort noire,
L'autre est doux comme l'amour bleu.
Yeux gais ou tristes selon l'heure,
Double miroir du double esprit,
En vous j'ai tout ce qui sourit,
Comme aussi j'ai tout ce qui pleure ;
En vous j'ai toutes les beautés,

Les chants, les mirages sans nombre ;
En vous aussi j'ai toute l'ombre
Dont la mort clôt les voluptés.
Je vous adore, ô grandes urnes
Où je bois la force et l'amour ;
Je vous adore loin du jour,
Mes bonnes étoiles nocturnes !

Quelquefois sur le cher lit blanc
Où s'éveille la Bien-Aimée
Je me penche, l'âme enflammée,
Et je vous regarde en tremblant.
Alors dans mon âme cupide
Vous entrez pour en voir le fond,
Toi, l'œil noir, l'œil le plus profond,
Et toi, l'œil bleu, le plus limpide ;
Et, m'illuminant au milieu
Du rêve où mon orgueil succombe,
Toi, tu me parles de la tombe,
Et toi, tu me parles de Dieu.

Silence

Ils venaient chaque soir, graves, sous les feuillages,
Chercher l'ombre qui sied aux amours douloureux,
Ils ne se disaient rien pendant ces longs voyages,
Laissant à leurs deux cœurs farouches et sauvages
Le soin de se comprendre et de parler pour eux.
Leurs corps étincelants de jeunesse et de grâce

S’accouplaient dans la nuit sous les cieux empourprés,
Tandis que, doucement réveillés dans l’espace,
Les arbres autour d’eux se parlaient à voix basse
Et se montraient du doigt leurs fronts décolorés.

Àles voir cheminer par les routes, paisibles,
Doux et les yeux fixés sur leurs pensers de feu,
On eût dit qu’ils suivaient des anges invisibles
Ou quelqu’un de ces beaux rêves intraduisibles
Que la main de la Nuit sème au fond du ciel bleu.
Il ne se disaient rien pendant ces longs voyages,
Laissant l’amour couler de leurs cœurs à grands flots,
Mais parfois s’asseyaient sous les sombres feuillages
Et, rapprochant encor leurs mains et leurs visages,
Pleuraient l’un contre l’autre avec de grands sanglots.
Un soir ils sont venus dormir sous l’ombre verte ;
Et quand, le lendemain, sous le soleil de feu
Ils se sont vus encor dans la forêt déserte,
Pour la première, fois leur bouche s’est ouverte,
Mais c’était pour se dire un éternel adieu.

La voix d’enfant

Elle qui dans le jour a l’air si triomphant,
Elle parle la nuit comme un petit enfant.
Que de fois, perdu dans l’abîme de sa couche
Les lèvres ou le front collés contre sa bouche,
Et serrant dans mes mains ses deux bras alourdis
Par le travail d’amour, que de fois j’entendis,

Dans l'abandonnement divin de cette femme,
S'élever lentement et flotter dans mon âme,
En même temps que la bonne odeur de sa chair,
Et longuement monter, comme un souvenir cher,
Dans le lit, les rideaux, les tentures, les voiles,
Sa voix d'enfant qui s'en allait vers les étoiles !

La Rêveuse

En des temps très-anciens où des chœurs de Harpistes
Consolaient les vivants pendant leurs heures tristes,
Quand les Musiciens s'éloignaient un moment,
Les Hommes qui restaient écoutaient lentement,
Lentement, au travers du vent plein de musiques,
Sonner au loin le chœur immortel des rhythmiques
Vagues de la mer bleue où dormaient les yeux clos
Des Étoiles. Puis ils éclataient en sanglots,
Tordant avec un bruit profond leurs chevelures
Et sentant dans leurs cœurs remonter leurs brûlures
Rouges. Jusqu'au moment où les Musiciens
Recommençaient.
Recommençaient.Ainsi qu'en ces temps très-anciens,

Quand, las de la brûlure horrible de la vie,
Je regarde tes yeux, ô grande inassouvie,
Je sens monter en moi la consolation
Souveraine du mal et de la passion.
Et de même, si tu t'en vas, je recommence
À souffrir dans le fond du cœur ma plaie immense

Et je sens mes cheveux lentement se dresser ;
Jusqu'au moment où tu t'en reviens me bercer.

Impuissance

Donc un jour cette femme adorable mourra,
Ce qui fut la lumière ardente deviendra
La nuit, et ce qui fut l'aube deviendra l'ombre !
Donc ce beau front empli de visions sans nombre,
Ce beau regard où luit l'amour chaste et profond,
Ces beaux cheveux de soie et de velours qui font
La clarté tout autour d'elle quand, elle marche,
Ce beau torse, l'orgueil de mes baisers et l'arche
De mon cœur, tout ce grand corps si pur et si beau,
Donc, un jour, tout cela sera dans un tombeau !

Et quand, ne croyant pas encore à cette tombe,
Je chercherai partout ce qui fut la colombe,
Ce qui fut le parfum, ce qui fut le rayon,
Et quand, triste et courbé sur cette vision
Que déjà l'avenir mystérieux me voile,
Je redemanderai cette femme à l'étoile,
À la fleur, à l'oiseau, je ne verrai plus rien
Dans toute la grandeur du monde aérien
Que l'horreur du silence affreux et de la brume
Lamentable, et plus près, tout près de moi, l'écume
Du même flot de mort qui couvrira mes pieds !
Ah ! nos crimes sont trop durement expiés !
Une fatalité pèse sur nos demeures.

Que me restera-t-il, si Dieu veut que tu meures ?
Grand Ange dont le corps superbe est mon orgueil,
Que me restera-t-il, si tu t'en vas ? ô deuil !
Encore, si j'avais la force créatrice
De célébrer ce corps avant qu'il ne périsse
Et de faire, au moyen de mes vers éclatants,
Qu'il soit victorieux de la mort et du temps,
Si je pouvais, avant qu'elle ne m'abandonne,
Lui mettre sur le front ainsi qu'une couronne
Le rajeunissement de l'immortalité,
Je me consolerais de la rapidité

Avec laquelle Dieu, qui prend toutes nos femmes
Dans ses bras effrayants faits de foudre et de flammes,
Emportera cet ange au fond de son azur.
Mais, faible et n'ayant rien dans l'âme que d'impur,
Encore tout imprégné de ma fange première,
Je ne puis me hausser jusqu'à cette lumière
Suprême dont l'ardeur me dévore les yeux.
Ô rage ! voir mourir ce corps délicieux,
Cette chair comparable aux âmes et divine !
Quand le soleil se meurt le soir dans la ravine,
Il sait qu'on le verra renaître après la nuit,
Et son dernier rayon rose nous réjouit.
Mais elle ! tout entière ! elle mourir ! cet Ange
Miraculeux s'éteindre et redevenir fange !
Quoi ? parce que tout meurt dans ce triste univers,
Parce que les méchants, les lâches, les pervers
S'en vont l'un après l'autre emplir les tombes noires,
Faut-il, Seigneur, que vous preniez toutes nos gloires,
Comme si rien n'était plus utile pour vous

Que de voir la beauté mourir à vos genoux ?
Puisqu'il ne manque pas de malheureux qui pleurent,
Prenez-les ! mais que les belles têtes demeurent !
Que les beaux yeux couverts d'astres brillent toujours !
Gardez les cœurs brûlants pour les belles amours,
Et les lèvres pour les baisers, et les paupières
Pour les ruissellements éternels de lumières.

Seigneur, laissez-les vivre et laissez-les briller.
Je ne suis qu'un roseau, que le vent fait trembler
Et qui brûle rongé par les sinistres flammes,
Mais je ne ferais pas mourir toutes ces femmes
Divines en qui brille un éternel ciel bleu,
Je ne les ferais pas mourir si j'étais Dieu !
Oh ! la rendre pareille à toutes ces lumières.
Des vieux âges, sur qui ruisselaient les premières
Caresses dont les cieux fussent illuminés !
À Laïs, l'enfant forte aux désirs forcenés !
À Thamar ! À Judith, la Juive diaphane,
Qui charmait tout un monde avec son corps profane
Et qui faisait la nuit rien qu'en fermant ses yeux !
À Nicosis, la Reine amoureuse des dieux,
Qui de son trône fait d'astres et d'améthystes
Versait de la clarté sur les nations tristes !
À Tomyris, ce beau guerrier dont les pieds blancs
Ne voulaient se poser que sur des rois sanglants !
À tous ces corps divins de l'aube orientale
Qui passaient lentement dans leur pourpre fatale
Comme un immense flux et reflux de clartés !
Oh ! la rendre pareille à toutes ces beautés,
Mettre son front plus haut que tout, dans une aurore,

Pour qu'elle charme et pour qu'elle éblouisse encore
Les hommes, dans mille ans, prosternés et pieux,
Comme elle charme et comme elle éblouit mes yeux !

Depuis que je suis né jusqu'à l'heure présente
Je n'ai rien souhaité, ni la grâce imposante
Des femmes, ni les blonds petits enfants si doux,
Ni la beauté qui rend supérieur à tous,
Ni la gloire qui m'eût pourtant aimé peut-être !
Je n'ai rien souhaité, je n'ai voulu connaître
Aucun de ces bienfaits dont Dieu couvre parfois
Les Hommes pour les rendre aussi fiers que les Rois !
Mais seulement, ô corps délectable ! merveille
De grâce, de grandeur et de splendeur vermeille !
Lyre d'amour sur qui Dieu chante la beauté !
Je le redis encor, je n'ai rien souhaité
De tout ce dont l'orgueil éphémère s'embrase.
Ô corps divin, mon seul rêve, ma seule extase,
Mon seul bonheur, hélas ! mon seul ravissement
Eût été de pouvoir te chanter dignement.

Louange posthume

Vous seule avez su me faire
Connaître l'amour si beau
Et toute son atmosphère
Magnifique de tombeau.
Pour me consoler des fièvres
Que rien ne peut apaiser,

Vous avez mis sur mes lèvres
Le délicieux baiser ;

Pour me tirer de l'infâme
Nuit où j'étais sans retour,
Vous avez mis dans mon âme
Le délicieux amour.
Maintenant Dieu vous protège !
Dieu vous donne sa clarté !
Ô ma colombe de neige,
Ma suprême volupté !
Pour qu'après les heures belles,
Quand j'irai dans le séjour
Où souffrent les cœurs rebelles
Qu'a martyrisés l'amour,
Je leur puisse dire encore
Comme je dis aujourd'hui :
« Ses prunelles de phosphore
Illuminaient mon ennui,
« Et ses beaux cheveux de gaze
Étaient les crins beaux et froids
Du divin coursier Pégase
Que j'enfourchais autrefois,

« Et ses belles mains d'ivoire
Où j'ai mis tout mon orgueil
M'apprivoisaient dans la gloire
Et me berçaient dans le deuil. »
Et pour que dans l'enfer morne
Tous ces grands aventureux
Qu'a vaincus le mal sans borne

En soient à jamais heureux,
En entendant ces louanges
Que je leur dirai pour vous,
Reine éternelle des Anges
Que j'adorais à genoux.

Je veux chanter encor vos yeux, vos yeux illustres

Rien qu'à voir avec ses prunelles de feu
Je triomphais, j'avais en moi tout le ciel bleu.

Théodore de Banville.

Je veux chanter encor vos yeux, vos yeux illustres !
Rappelez-vous cette heure où sous l'éclat des lustres
Nous restâmes longtemps accoudés, une nuit.
Oh ! comme ce passé lointain s'évanouit !
Je regardais vos yeux ; vous regardiez mes lèvres.
Oh ! l'extase profonde où nous plongent ces fièvres !
Et vos yeux me disaient qu'ici-bas le divin
Amour est un fantôme et qu'on le cherche en vain
Dans la lumière et dans les grandes multitudes.
Et vos grands yeux versaient sur nos deux solitudes
Lente, avec des frissons magnifiques, la nuit.
Oh ! comme ce passé lointain s'évanouit !
Oh ! l'extase profonde où nous plongent ces fièvres !
Je regardais vos yeux ; vous regardiez mes lèvres.

Et puis encor ce soir où vous vous êtes mise

Et puis encor ce soir où vous vous êtes mise
Sur le tapis à rire et chanter, en chemise,
La tête renversée en arrière, pendant
Que je considérais le lit d'un œil ardent.
Oh ! vos bras et vos seins soulevés et vos lèvres !
Ô nature, nature, est-ce ainsi que tu sèvres
Tous tes enfants d'amour, d'orgueil et de beauté,
Pour les faire souffrir pendant l'éternité ?
Ô nature ! marâtre effrayante et sublime !
Le lit était si haut qu'il semblait une cîme.
Vous, comme une sirène antique de la mer,
Soulevant vos deux seins avec un bruit amer,
Vous emplissiez le soir d'un rêve intraduisible.
Et je croyais alors à l'amour invincible.

Je serai le chanteur éternel de l'amour

Je serai le chanteur éternel de l'amour.
Je le célébrerai comme on chante le jour,
Le ciel, la nuit, le bruit du vent, les bois, les vagues,
En des chants tellement doux et tellement vagues
Et tellement émus et tellement troublés,
Que les plus affligés en seront consolés ;
Que les femmes les plus tristes et les plus vieilles
Y verront circuler des visions pareilles
À celles qu'autrefois elles chantaient, alors
Que leurs premiers amants n'étaient pas encor morts ;

Et que tous les vivants, que tous les morts eux-même
Croiront, en entendant l'orgueilleux et suprême
Épanouissement de ce rhythme vainqueur,
Entendre le dernier sanglot de leur vieux cœur.

Avant que d'être un morne adorateur du rêve

Avant que d'être un morne adorateur du rêve,
Je fus Guerrier jadis et je portai le glaive.
C'était aux jours où tout Israël soulevait
Sa large main contre un Empereur qui rêvait.
Je luttais dans la nuit contre un millier de hordes,
Et les Musiciens sur la lyre à trois cordes
Célébraient au plus fort des combats ma valeur.
Et maintenant je suis accablé de douleur !
Mais quand du fond de ma tristesse inexprimée
Je regarde tes yeux si noirs, ô Bien Aimée,
Il me semble toujours y retrouver, parmi
Les visions de ton grand amour endormi,
L'effroyable bataille ancienne aux mille teintes,
Dernier ressouvenir des victoires éteintes !

Veux-tu ? quand nous serons las d'aimer, par un soir

Veux-tu ? quand nous serons las d'aimer, par un soir
Magnifique, nous nous en irons nous asseoir
Près de la mer sur les rochers blancs qui s'étirent
Lentement vers l'amas des flots, que combattirent
En vain les furieux siècles rudes et forts,
Et qui sont encor là quand les siècles sont morts.
Là, sous le ciel immense et sur la mer immense,
Nous songerons avec terreur à la démence
De l'homme, à la folie universelle, à tout
Ce qui disjoint deux cœurs sacrés où le feu bout.
Et la nuit nous prendra lentement dans son aile,
Et le ciel éternel et la mer éternelle
Nous montreront combien c'est peu d'être vivant.
Et nous nous aimerons bien plus qu'auparavant.

Quand vos cheveux seront redevenus poussière

Quand vos cheveux seront redevenus poussière,
Quand la Mort, l'indomptable et terrible Coursière,
Vous aura remportée au pays des Élus,
Quand vous ne verrez plus, quand vous n'entendrez plus,
Quand la tombe sur vous aura muré sa porte,
Je vous le dis encor, vous ne serez pas morte !
Vous vivrez dans mes vers éclatants qui seront

La confirmation juste de votre front,
Ô vous mon plus beau rêve et ma plus belle femme !
Dans ces chants qui seront les plus purs de mon âme,
Et dans le souvenir lyrique des derniers
Adorateurs du rêve ardent que vous niez,
Et qui longtemps après célébreront vos charmes,
Quand mes yeux en seront encor remplis de larmes.

La nuit était lugubre, j'étais seul

La nuit avait été lugubre. J'étais seul,
Pleurant. Quand tout à coup soulevant son linceul
Et dressant ses deux bras comme un mort qu'on oublie,
Le matin se leva plein de mélancolie.
Elle s'en vint avec cet air bon et pieux
Que les femmes les plus froides ont dans leurs yeux,
Et ce je ne sais quoi de grave et de sauvage
De la chair condamnée à l'éternel veuvage.
Elle vint et posa ses deux mains sur mon front.
Oh ! bien longtemps mon âme et mon cœur souffriront,
Mais toujours je verrai, dans un impérissable
Rêve, le mouvement dont cet être adorable
Me tendit ses deux mains blanches et les posa
Sur mon front, quand mon cœur lugubre agonisa.

Je donnerais ma vie entière pour pouvoir

Je donnerais ma vie entière pour pouvoir
Une dernière fois dormir, grand Ange noir,
Dans ta couche sur ta chère tête, dussé-je
Ensuite et pour toujours m'enfouir dans la neige
Des tombes ! Il faudra que je te dise encor :
Je t'aime ! et que ce cri, comme le chant d'un cor
Douloureux ou la voix funèbre d'une cloche,
Mugisse dans ton cœur comme dans une roche !
Et que toute la nuit, quand nous serons couchés
L'un près de l'autre, froids, tristes et rapprochés,
Il emplisse ton cœur lentement, ô Maîtresse,
Comme l'appel dernier d'une armée en détresse,
Et qu'il t'éveille, et qu'il te fasse jusqu'au jour
Pleurer d'orgueil, et puis encor pleurer d'amour.

Je vous fatigue avec mes désirs incessants

Je vous fatigue avec mes désirs incessants,
Avec mes cris ! Je vous fatigue, je le sens.
Faible cœur ! Mais la Mort, qui n'est jamais lasse, elle !
Me jettera bientôt dans l'ombre universelle
Où les fronts les plus chauds ne pensent plus jamais ;
Vous ne me verrez plus alors, vous que j'aimais.
Son rire au fond de moi sonne comme une cloche.
Et ce sera bientôt ; la Mort est toujours proche.
Vous ensevelirez mon corps vieux et perclus.
Je serai bientôt mort. Vous ne m'entendrez plus.

Et vous n'aurez plus un souvenir dans votre âme.
Et vous n'entendrez plus mes paroles de flamme
Qui tombaient chaque nuit sur votre impureté.
Et vous serez heureuse et froide, ô ma Beauté !

Oh ! quand j'aurai vécu de longues heures

Oh ! quand j'aurai vécu de longues heures, loin
De toi qui m'as déjà relégué dans mon coin,
Et quand, morne vieillard usé par un long jeûne,
Je me rappellerai les temps où j'étais jeune,
Songeant à toi dont la tristesse m'a vaincu,
Oh ! quel dégoût profond j'aurai d'avoir vécu !
Et qui sait si, brisé par tes ingratitudes,
Après Les voluptés cherchant les solitudes,
Je ne m'en irai pas dans le fond des forêts
Disparaître, comme à présent tu disparais,
Et conter lentement, avec des cris étranges,
Aux grands arbres pensifs et bons comme des Anges
L'antique désespoir de mon cœur refermé ?
Mais qui donc seulement saura que je t'aimai ?

Las de la jalousie horrible qui m'obsède

Las de la jalousie horrible qui m'obsède
Et honteux de ne pas savoir si je possède
Son âme comme j'ai son corps délicieux,

Je veux parfois aller vivre sous d'autres cieux,
Peut-être en Palestine et peut-être en Norwége,
Sous un soleil de flamme ou sous un ciel de neige ;
Pourvu que je sois loin de son corps, n'importe où !
Mais je songe parfois aussi que le vent fou
Me chantera sa gloire à toutes les minutes,
Sa gloire, et ma défaite, et les suprêmes luttes !
Que partout je vivrai dans son souvenir cher ;
Puisque les cieux brûlants me chanteront sa chair,
Sa chair que le frisson des voluptés enflamme !
Tandis que les cieux froids me chanteront son âme !

Depuis que j'ai perdu ses lèvres si cruelles

Depuis que j'ai perdu ses lèvres, si cruelles
Pourtant ! je ne vis plus. Je vais dans les ruelles,
Dans les faubourgs les plus déserts, pâle et nu-pieds,
Jusqu'à ce que la nuit tombe. Alors je m'assieds.
J'attends. Et par moments, altéré de ce rêve
Qui me tend ses deux bras lointains, je me soulève.
Et je la vois qui s'en retourne à son tombeau.
Je vois longtemps son front mélancolique et beau
Disparaître ! Alors, seul sur cette terre infâme,
Vers le grand ciel qui m'a repris toute mon âme,
Je pousse une clameur horrible de trépas.
Et qui sait cependant si ce ne seront pas
Tes plus sanglants lauriers d'amour, ô Douleur noire,
Qui me composeront ma couronne de gloire ?

C’est par un soir d’hiver morne qu’elle mourût

C’est par un soir d’hiver, morne, qu’elle mourut,
Et tout mon deuil, déjà si dur pourtant ! s’accrut
Encor de la douleur que ce soir pluvieux
Jeta sur tous les fronts des jeunes et des vieux.
Il circulait dans l’air terrible des frissons
Mortuaires, des voix funèbres, des chansons
D’une lenteur et d’un désespoir tellement
Ineffables que j’en pleurais à tout moment,
Et que je croyais voir s’écrouler à la fois
Sur mon âme, des prés invisibles, des bois
Tristes et vieux, des mers noires, des monts divins,
Des vents profonds, du ciel étoile d’où tu vins,
Chère âme ! et du silence obscur comme un remord,
La Nuit morne, et la Mort lamentable, la Mort !

Toutes mes visions s’évanouissent, toutes

Toutes mes visions s’évanouissent, toutes !
Jusqu’au jour en hurlant j’ai marché par les routes.
C’est fini ! Songe ardent que mon amour rêvait !
Je ne reverrai pas la chambre au doux chevet,
Ni la Vierge aux yeux bleus parfumés de cinname.
Le terme est expiré : tu vas mourir, mon âme !
Ô mon cœur, cœur terrible et doux, cœur flamboyant,
Qui t’étais gardé pur et chaste, prévoyant

Qu'il te faudrait verser tout ton rêve sur elle,
Cœur qu'emplissait la grande amour surnaturelle,
À cette heure dernière où je te parle, entends,
Ô mon cœur, à travers les hymnes éclatants
Des orgues et les voix funèbres des harpistes,
Entends venir la Mort lamentable aux pieds tristes.

La Vipère

Cette lubricité qui s'appelle la Femme,
Et cette lâcheté qui s'appelle l'Amant.

Maurice Rollinat.

J'ai dans le fond du cœur une vipère, dont
L'horrible dent me mord sans trêve ni pardon,
Élargissant, creusant et rouvrant la blessure,
Plus forte à chaque instant et toujours à mesure
Buvant le sang le plus glorieux de mon cœur.
Et maintenant cet être affreux est mon vainqueur.
Je me souviens. Étant jeune, un soir de décembre,
Je vis cette vipère horrible dans ma chambre
Qui me considérait avec ses grands yeux creux
Et promenait sur tous mes membres douloureux

L'appesantissement terrible de sa gloire.
Je la revois toujours depuis dans ma mémoire,
Qui se traîne au milieu de la nuit sur mes draps,
En déroulant ses os jusqu'autour de mes bras.
C'est sans doute une nuit que je dormais ; ma bouche

S’est entr’ouverte ; alors la vipère farouche
S’est glissée à travers mes lèvres jusqu’au fond
De mon cœur. Et ce sont ses rampements qui font
Maintenant les plus froids battements de mon âme
Si douloureux et si pleins de la nuit infâme,
Qu’ils m’arrachent parfois d’effrayantes clameurs
De désespoir, et que j’en pleure, et que j’en meurs !
Mais si tristes aussi quelquefois qu’il me semble
Entendre en eux chanter tous les rêves ensemble
Et toutes les chansons du monde aérien.
Cette vipère, c’est l’amour. Je le sais bien.

À celle qui est pleine de honte

Je vous aime ; et c’est Dieu qui l’a voulu sans doute,
Que vous apparussiez au milieu de ma route,
Et que vous fissiez vivre en mon cœur douloureux
Qu’assombrit le regret des horizons sans bornes,
Comme un phare éclatant au-dessus des flots mornes,
L’immense orgueil de vos grands yeux aventureux.

Et vous avez comblé tout mon désir, ô femme ;
Et vous avez rempli d’amour toute mon âme.
Et c’est pourquoi j’ai fait ces vers, ô ma beauté,
Afin que votre nom éclatât dans l’histoire,
Et qu’enfin je payasse en éternelle gloire
Ce que vous m’avez fait avoir en volupté.
Que nulle femme et que nul homme ne me fasse
Un crime d’avoir mis la gloire sur ta face.

Je sais ce que je fais en écrivant ces vers.
Je sais que je me lie à tout un passé triste
Dont ton cœur infamant et ton âme égoïste
Ont surchargé mon front ! Mais sache, ô dieu pervers
Dont aujourd'hui l'orgueil démesuré me dompte,
Qu'en te prenant, j'ai pris tout un passé de honte,
D'anciens espoirs éteints et de rêves déçus ;
Comme le Doge antique épousa la mer sombre
Avec toute sa fange, avec toute son ombre
Et tous les vaisseaux vieux qui sont passés dessus !

Le cœur mourant

Raisonnons, s'il te plaît, ô mon cher cœur. Est-il,
Sur cette terre où tout cependant est si triste,
Un venin plus puissant, plus lâche, plus subtil
Que cet amour bouillant, formidable, égoïste,
À qui la belle Bien-Aimée au cœur de dieu
A soumis tout un an notre âme de trappiste ?
Le laudanum qui fait mourir, l'opium bleu
Et les poisons qui sont dans le cœur des vipères
N'ont pas cette puissance horrible ni ce feu.

Et pourtant toi, mon cœur, cloîtré dans tes repaires,
Tu sembles ne jamais avoir senti ce mal,
Et sans t'en occuper tu vis et tu prospères.
Pour lent qu'il est, ce feu n'en est pas moins fatal ;
Un jour tu cesseras de penser et de vivre ;
Et je resterai seul avec mon corps brutal.

Ton folio sera déchiré du grand-livre ;
Tu mourras tout d'un coup, et je resterai seul,
Condamné par l'affreux destin à te survivre.
On me verra marcher, courbé comme un aïeul,
Sur les routes jadis par nous deux parcourues,
Avec ton souvenir pesant comme un linceul.
Et les petits enfants alignés dans les rues
Regarderont cet être aller, levant les bras
Vers la dispersion des choses disparues.
Tandis que dans les cieux profonds tu brilleras !

Le Relèvement

Quand elle m'eût, après le temps visionnaire,
Emporté dans son cœur comme un aigle en son aire,
Quand, m'ayant ébloui déjà par son essor
Sublime, elle eût fait luire à mes yeux le trésor
De ses regards, de ses baisers, de ses caresses,
Et bien lié mon cœur avec ses longues tresses,
Et longtemps savouré son triomphe sanglant ;
Et lorsqu'ensuite, avec son grand air nonchalant,
Heureuse, satisfaite, indiciblement grave,
Elle m'eût repoussé du pied comme un esclave,

Alors je m'écriai : « Qu'importe ? suis-je las ? »
Est-on jamais lassé du mal d'amour ? Hélas !
Si je ne l'aimais plus, je ne pourrais plus vivre.
Mais je l'aime toujours et cet amour m'enivre.
Et même maintenant qu'elle m'a repoussé

Dans mon ombre, pour peu que je songe au passé,
Je me sens libre et grand comme autrefois encore,
À cause de ce front surhumain que j'adore.
Et même maintenant que je meurs, mon cœur sent
La gloire du passé sur l'ennui du présent.

Morituri vos salutant

Dans le cirque où le ciel noirci
Jette sa lumière inféconde,
Sur la grande arène du monde
Les hommes luttent sans merci.
Nous, les jeunes, dont le souci
Est la gloire et l'amour profonde,
Nous entrons dans le cirque immonde
Pour lutter et mourir aussi.
Jeunes filles, beautés fatales,
Qui trônez aux bancs des vestales,
Inclinez sur nous vos doux fronts.
Que vos belles mains continuent
D'applaudir lorsque nous entrons.
Ceux qui vont mourir vous saluent.

L'Âme éteinte

Ne parle pas ! les mots que tu me dis souvent,
Incolores, ternes,

Semblent sur mon chemin de mauvaises lanternes
Qu'éteint un grand vent.
Je veux seulement boire en toi le poison lent
Des songes modernes,
Comme aux beaux jours d'orgie on boit dans les tavernes
L'excellent vin blanc.
Mais ne me parle pas, jamais ! ton âme nulle
Où plus rien ne brûle
M'écarterait encor du but que je poursuis.
Quand donc cesseras-tu de me montrer, ô femme,
En mes tristes nuits,
Cette espèce de globe éteint qui te sert d'âme ?

La punition

J'eus autrefois pour Seigneurs et pour Maîtres
Tes deux grands yeux d'azur, où j'enfermais
Toute ma vie et tout ce que j'aimais,
Dans le farouche éloignement des Êtres.
Tes deux grands yeux d'azur me furent traîtres.
C'est pour cela que je vis désormais
Triste et tout seul sur d'antiques sommets,
Comme un vieux dieu déserté par ses prêtres.
Je suis plongé dans-la nuit maintenant ;
Je ne vois plus le Soleil rayonnant,
Et je ne vois plus même les Étoiles.
Ma pensée erre à tâtons dans les cieux,
Comme un vaisseau sans mâture et sans voiles.
Je suis puni d'avoir aimé tes yeux.

La prière des damnés

Du fond de la demeure amère
Où nous tient Méphistophélès
Nous crions vers toi, bonne Mère.
Ad te clamamus exsules.
Nous avons chanté sur la terre,
Pareils à des Dieux triomphants,
Et maintenant dans l'ombre austère
Nous pleurons comme des enfants.

Il ne faut pas que tu nous craignes,
Tous nos crimes sont expiés.
Descends des astres où tu règnes.
Nous voudrions baiser tes pieds.
Ô Femme éternelle, ô Sirène
Que nous entendions autrefois,
Descends dans la nuit souterraine,
Nous enchanter avec ta voix.
Laisse rire les autres hommes
Et descends vers nous qui souffrons,
Descends dans la nuit où nous sommes,
Et viens te poser sur nos fronts.
Ô Déesse à la voix sonore,
Éternelle Femme aux bras forts,
Nous voulons t'adorer encore,
T'adorer de l'amour des morts.
L'Homme sur la chair ténébreuse
Se rue ainsi qu'un animal ;
Ô Déesse, sois généreuse,
Ne rends pas le mal pour le mal.

Nous nous ferons doux, sinon chastes ;
Nous déferons nos cheveux blonds
Dont nous vêtirons tes flancs vastes
Et, pendant tous nos soins si longs,
Dans l'obscur délire des fièvres
Qui rend les hommes furieux,
Nous collerons nos belles lèvres
Contre tes seins victorieux.
Et nous verserons des pleurs même
Qui noieront tes rires vainqueurs,
Car c'est notre plaisir suprême
De voir tes deux pieds sur nos cœurs.

Le doute étrange

Elle me dit souvent : « J'aime
La couleur de tes cheveux. »
Mais, comme tous ses aveux,
C'est encore un stratagème,
Un artifice étonnant,
Comme elle en a tant pour faire
Subir aux cœurs l'atmosphère
De son corps emprisonnant.

Donc, sachant combien cette Ange
Est fausse aux cœurs embrasés,
Même sous ses chauds baisers
J'ai toujours un doute étrange ;
Et même au fond de son lit,

Quand je l'enveloppe toute,
J'ai toujours l'étrange doute
Qui m'obsède et qui m'emplit.

Pendant le bal

Quand le bal sinueux promène ses beaux couples,
Hommes aux bras puissants et femmes aux reins souples,
À travers le frisson des lustres et l'ardeur
Des valses étalant partout leur impudeur ;
Quand j'écoute, portant en moi ma plaie immense,
L'écho de quelque vieille et plaintive romance,
De quelque chant aimé jadis, dont les accords
Comme des flots de mer bercent tous ces beaux corps ;
Quand je vois, à l'écart, les longues confidences
Que les vierges se font dans l'ombre après les danses,

Les derniers tête-à-tête et les derniers adieux,
Je penche sur mes mains mon front silencieux ;
Je m'isole au milieu de toute cette joie ;
Mon âme sous un mal indicible se ploie,
Comme aux premiers frissons d'avril les roseaux verts ;
Je songe que la femme est un être pervers,
Que ce sont des amours rapides que les nôtres,
Qu'il est bon d'être seul pour pleurer quand les autres
S'assemblent pour sourire et pour être joyeux ;
Et je reviens avec des larmes dans les yeux.

Invocation

Exorcisez mon âme, ô chère Enchanteresse,
Avec votre sourire, avec votre caresse.
Je vous implore, ô Dieu des hommes incompris,
Comme on implore Amon, le Maître des Esprits,
Béelzébuth, dont le nom veut dire roi des mouches,
Qui donne des baisers à la douceur des bouches,
Elo-ïm, qui commande à trente légions,
Et Lucifer, tombé des hautes régions,
Et Bail et Bathim, qui vivent dans les flammes,
Et surtout Astaroth, prince des sombres âmes,

Que le ciel a jeté sur nos rudes chemins.
Je vous donne mon cœur, mes entrailles, mes mains,
Mes yeux, et tout mon rêve ardent, et tout mon être,
Afin que vous puissiez encor me reconnaître
Après que je serai couché dans le tombeau,
Et que vous m'éclairiez à votre grand flambeau,
Et que vous livriez à mes regards paisibles
Vos secrets les plus chers et les plus invisibles.
Je vous conjure, Esprit superbe, par Agla,
Par Mathon qu'autrefois un rayon aveugla,
De me montrer le fond des ombres souterraines,
Ô Reine généreuse entre toutes les Reines,
Et de faire que, d'heure en heure descendant
Plus avant dans la nuit morne de l'occident,
Je puisse habituer mon âme à l'ombre noire
Et, par ce long pays de tristesse et de gloire
Où votre amour m'aura bien vite acclimaté,
Descendre jusqu'à vous sans être épouvanté.

Les Colombes

Lorsque je serai mort enfin,
Lorsqu'après vingt ans de torture
J'aurai bien assouvi la faim
De l'insatiable nature,
Dans la tombe où je dormirai
Cloué comme sur une claie ;
Peut-être que je sentirai
Se rouvrir encore ma plaie.

Mais je n'aurai plus de sanglots ;
Et les lamentables Colombes
Qui viennent, quand le jour est clos,
Dormir sur la pierre des tombes,
Voyant que le sang de mon cœur
Coulera, pleines d'épouvante,
Se mettront à gémir en chœur
Sur mon amour encor vivante.

Le Moribond

Les feux bleus, violets et jaunes s'éteignaient
Lentement un à un dans l'encensoir mystique ;
La lourde Nuit montait ; et dans l'air prophétique
Au loin de grandes voix de femmes se plaignaient.
Les feux bleus, violets et jaunes s'éteignaient.
Est-il vrai que la Terre ait de telles entrailles ?
On entendait du fond des gouffres dans la nuit

Lamentable monter et flotter un grand bruit
De glaives, de fourreaux tordus et de ferrailles.
Est-il vrai que la Terre ait de telles entrailles ?

L'irrévocable Mort planait sur la maison.
Ô suprême regret des visions perdues !
Que nous font les serments et les voix entendues,
Quand la chambre d'amour devient une prison ?
L'irrévocable Mort planait sur la maison.
Allongé sur le lit, je vis toute la terre,
Empereurs et valets, lentement se dresser,
Me tendant leurs deux bras, comme pour m'embrasser,
Et causant d'une, voix lugubrement austère.
Allongé sur le lit, je vis toute la terre.
Surtout les Vierges, dont les yeux sont toujours beaux,
Les Vierges que j'avais si longtemps adorées,
Touchant mes genoux froids avec leurs mains sacrées
Et me considérant avec de grands flambeaux.
Surtout les Vierges, dont les yeux sont toujours beaux !
L'horrible vent gonflait les épaisses tentures ;
Et j'entendais passer à travers les battants
De la porte, du fond des vieilles sépultures,
Les appels effrayants des morts. En même, temps
L'horrible vent gonflait les épaisses tentures.

Il faudra que mon cœur saigne encor bien des jours,
Avant que sur mes yeux l'éternelle nuit tombe !
Saignera-t-il encor dans la profonde tombe
Après les maux si durs et les crimes si lourds ?
Il faudra que mon cœur saigne encor bien des jours !
Une femme me dit : « J'ai dévoré ton âme ;

C’est ce qui m’a donné ce teint d’adolescent. »
Une femme me dit encor : « J’ai bu ton sang ;
Regarde-le courir dans mes veines de flamme. »
Une femme me dit : « J’ai dévoré ton âme. »
L’immense Mort tomba sur moi. Je restai seul.
Une dernière fois les femmes se plaignirent ;
Et puis les grands flambeaux dans leurs mains s’éteignirent ;
Et le drap remonta sur moi comme un linceul,
L’immense Mort tomba sur moi. Je restai seul.

Pulcherrimæ reginæ

Ton cœur est dur et clos comme une forteresse.
Les vagues n’usent point la pierre des récifs ;
Et tous nos pleurs, tous nos baisers longs et pensifs
N’entr’ouvriraient jamais ton âme charmeresse.
Mais rien ne vaut l’éclat de tes charmes, Maîtresse,
Soit que, pour agacer mes désirs convulsifs,
Tu m’offres la blancheur de tes beaux seins lascifs,
Soit que ta main m’endorme avec une caresse.
Pourvu qu’en tes deux bras, qui sont mes deux appuis,
Je puisse encor longtemps dormir mes belles nuits,
Peu m’importe ton cœur par le remords infâme,
Par l’orgueil et par tous les crimes attristé !
Je ne regarde pas la laideur de ton âme ;
Je ne vois que ton corps éclatant de beauté.

À celle qui n'a pas la force de résister

Pars donc ! Laisse-moi seul à ma triste existence.
Je rends grâce aux dieux, en ce jour attristé,
De me montrer enfin ton âme de potence
Dans toute la hideur de son impureté.
Pars donc ; mets entre nous le temps et la distance,
Toi qui n'as jamais rien pleuré ni regretté,
Qui n'avais que l'amour sans avoir la constance,
Qui n'avais que l'orgueil sans avoir la fierté !
Va t'en, spectre hideux, souvenir d'un autre âge,
Espèce de navire usé qui fait naufrage ;
Il ne restera rien pour d'autres, j'ai tout pris.
Ce que j'aimais d'abord c'était ma jouissance.
Et si je verse encor des pleurs sur ton absence,
Ce ne seront jamais que des pleurs de mépris.

L'impuissance de la femme

Quand elle eût vu dans mes prunelles resplendir
Le regret de l'avoir perdue et de partir,
Et qu'elle eût retiré sa main de ma poitrine,
Je lui criai : « Bénie à jamais la divine
Blessure que m'a faite avec tant d'âpreté
Toute ta souveraine et superbe beauté !
Oh ! soit-elle bénie à jamais, la blessure
Divine que m'a faite un jour ta chevelure
Et celle que m'ont faite encore tes doigts divins !
Bénis, tes yeux pareils aux soleils d'où tu vins

Et ton front grave et ta poitrine diaphane !
Car ce sont ces beautés qui dans le cœur profane
Des hommes font surgir un jour, comme un soleil,
Le rêve souverain, magnifique et vermeil !
Il faut donc une fois sentir cette piqûre.
Mais, je disparaîtrai, moi, de la terre obscure,
Et je m'en irai vivre autre part, en des deux
Magnifiques où par des bois silencieux
Je pourrai promener, ma chimère éternelle !
Car les rêves que font pressentir ta prunelle
Et les enchantements derniers que tu promets
Ne s'ouvrent à nos yeux que sur de hauts sommets
Où les hommes vivants ne peuvent pas atteindre.
C'est ainsi que n'ayant pas cessé de me plaindre,
Qu'ayant guidé mes pas chaque jour dans mes maux
Et consolé mon cœur chaque nuit par des mots
D'amour et chaque fois bercé sur ta poitrine
Ardente, comme eut fait une amante divine,
Tu n'as pu me donner à la place des jours
Promis, si beaux ! que des rêves tristes et lourds.
Mais maintenant, brûlé jusqu'au fond de mon âme
Par tes désirs et par tes extases de femme,
Je m'en vais, ne pouvant plus céder à la faim
Qui me presse, de voir les deux promis, enfin ! »

Le Ressuscité

Autour de ma douleur mes rêves, mes remords,
À qui s'est mon amour soumise tout entière,

J’ai dressé mon orgueil et ma grandeur altière,
Comme un grand mur de marbre autour d’un champ de morts.
Mais par moments, grâce à d’innombrables efforts,
Secouant et tordant son linceul de matière
Et d’un seul cri faisant frémir le cimetière,
Surgit l’Enseveli fort entre les plus forts.
Il brise d’un seul coup d’épaule la muraille
Impénétrable, et dans la foule qui le raille
Magnifique, divin, froid et silencieux
Il marche, cependant que les hommes ultimes,
Autrefois ses bourreaux, maintenant ses victimes,
Le regardent s’enfuir vers la splendeur des cieux.

La grande lutte

L’Amour et la Raison se sont livré bataille.
L’un jeune, n’ayant d’autre arme que sa beauté ;
L’autre vieux, mais casqué de bronze, redouté
Pour son courage et pour la hauteur de sa taille.
Les coups pleuvent, serrés, comme dans la broussaille
Pleuvent les moucherons sous les soleils d’été.
Les poings crispés, les bras tordus, pleins d’âpreté ;
Et la terre s’emplit de sang à chaque entaille.
Lorsque le ciel s’allume, ils combattent encor.
Alors l’Amour, levant vers l’autre son front d’or,
Lui dit : — Reposons-nous ! Vois mes yeux que dévore
La lassitude ! Vois : j’ai du sang plein la main !
Nous recommencerons à nous battre demain ! —
Mais la Raison lui dit toujours : — Luttons encore !

Le Trouvère

Donc (puisque nos accents dégénérés n'ont pas
Le pouvoir d'attacher ton beau cœur à mes pas,
Et que pourtant je veux dompter tes yeux sévères)
Je vêtirai la veste orange des trouvères,
J'achèterai pour quinze ou vingt francs un vieux luth,
Et puis j'irai par les chemins, chantant en ut
Mineur, le ton le plus triste, la chanson morne
Des amours dont est tout rempli mon cœur sans borne.
J'irai par les chemins silencieux, pendant
Tout le jour, et, les yeux tournés vers l'occident,

Je chercherai de vieux rhythmes, sur qui mes vieilles
Douleurs se poseront à toute heure, pareilles
À ces tristes oiseaux qui viennent s'endormir
Sur des branches. Alors on m'entendra gémir,
Gémir, gémir, vers le silence des campagnes,
Jusqu'au soir ! Ô la plus douce de mes compagnes,
Mais dont un douloureux et terrible destin
M'a séparé ! J'irai, chantant jusqu'au matin
Sur ces vieux airs plaintifs et pourtant pleins de charmes
La chanson des baisers et la chanson des larmes.

Les deux Parts

J'ai divisé mon cœur en deux : j'en ai donné
Une part, la plus large hélas ! et la meilleure,
À l'Être invulnérable aux pieds de qui je pleure,

L'autre à la Poésie, Ange qui m'a damné.
Monstres je vous entends dans le fond de mon âme
Pousser vos cris aigus et vous prendre aux cheveux.
Mais je ne sais de quel côté faire des vœux,
Tant vous luttez avec une pareille flamme,

Tant vous vous prodiguez, pour quelques coups perdus,
L'un et l'autre de coups certains et de morsures,
Tant les rouges ruisseaux coulant de vos blessures
Sont indistinctement mêlés et confondus !
Pourtant si je pouvais, un jour enfin, prétendre
À l'honneur d'acclamer le vainqueur du combat,
Je voudrais que ce fût l'idole qui tombât,
Et je ferais des vœux pour, toi, colombe tendre,
Pour toi, reine des cœurs, Poésie, en qui rien
N'est amer et qui viens me voir en ma retraite,
Plutôt que pour l'idole impure qui me traite
Comme un esclave et comme un misérable chien.

Le Lâche

Pour toi seule j'aurai vécu des jours stériles.
Le soir où je partis vers les luttes viriles,
Tragique, armé de pied en cap comme un guerrier,
Pour gagner à mon front la palme de laurier,
Ce soir fut magnifique et beau comme un mensonge.
Mon cœur en est encor plein d'orgueil, quand j'y songe.
J'allais, les yeux tournés vers l'horizon béni.
Puis je t'ai rencontrée ; alors ce fut fini.

J’aperçus tes grands yeux sur le bord de ma route ;
Et, pareille à la voix des vagues qu’on écoute
Du haut des monts, ta voix d’ange qui me trompa,
Ta voix triste, ta voix lente m’enveloppa.
Alors plus d’âme, plus d’orgueil, plus de délire ;
Tu venais de tuer en moi la sainte lyre.
Les femmes sont le mur contre qui tout vient choir.
Et maintenant le ciel vers qui je marche est noir.
Car j’eus comparé vite en mon cœur de poète
Les étoiles du ciel aux grands yeux de ta tête.
Mais le ciel, qu’est le ciel ? Regarde. Le voilà.
Tes yeux sont bien plus beaux que les astres qu’il a,
Encor que les lueurs n’en soient pas éternelles.
Et j’ai vécu depuis, penché sur tes prunelles.
Qu’ont-ils donc tes grands yeux, tes grands yeux triomphants
Et doux parfois aussi comme des yeux d’enfants ?
Et tes beaux bras, qu’ont-ils donc, tes beaux bras de neige,
Pour m’avoir pris sur la cîme que Dieu protége,
Sur le mont magnifique où je trônais debout,
Et m’avoir de si haut fait choir plus bas que tout ?

Quel roc as-tu donc, femme, au fond de tes entrailles ?
C’est ton cœur qui m’a pris dans ses horribles mailles,
Dans le filet funèbre où je dors à présent.
C’est ton cœur, c’est ton cœur, ton cœur stérilisant,
Ton cœur de courtisane impure et non de vierge,
Toujours plein de nouveaux passants comme une auberge,
C’est ton cœur toujours plus affreux toutes les nuits,
C’est ton cœur qui m’a fait le lâche que je suis !

Le Châtiment

Ôremords entassés depuis tant d'heures vaines
Dans mon cœur, dans mon sang et jusque dans mes veines,
À cause de l'amour de l'immortalité !
Il semblerait qu'un dieu monstrueux, irrité
De m'avoir vu prétendre à la gloire suprême,
M'a frappé dans mon corps et dans mon cœur lui-même.
Dans mon corps par l'aspect des ans vécus, si durs !
Par la prévision triste des jours futurs,

Par l'attachement morne à la chair féminine.
Dans mon cœur par l'orgueil d'une ancienne origine,
Par le rêve, et par la douleur, et par l'ennui
De vivre encor quand tout mon espoir s'est enfui !

La Faute

Lorsque j'aurai fini de vivre
Le temps que Dieu m'aura donné,
Et quand la brume aura tourné
La dernière page du livre,
Au lieu que la mort me délivre,
Un Ange au front découronné
M'emportera comme un damné
Sur le grand chariot de cuivre.
Car j'aurai vécu sans la foi ;
Car mes yeux, toujours pleins de toi
Et toujours baissés sur ton âme

En qui tout est lumière et feu,
Auront trop contemplé la femme
Et pas assez regardé Dieu.

Dans la Prairie

Comme je vous ai vue hier dans la prairie,
Je vais songer à vous tout le jour. Je sais bien
Que vous ne m'aimez pas ; mais cela ne fait rien ;
Il suffit que je pense à vous pour que je rie.
Je me rappellerai votre grâce fleurie,
Et puis j'enfermerai votre cœur dans le mien,
Encore que l'amour lui-même est un lien,
Et que souvent le cœur d'une femme varie,
Et je dirai qu'ils sont heureux ceux qui verront
Sur leur front maladif s'incliner votre front,
Et qui pourront, parmi les extases, les fièvres
Et les rêves d'amour qu'on ne ressaisit plus,
Dans les nuits de janvier baiser vos belles lèvres
Et dormir près de vous le sommeil des élus.

Naufragium

La tempête est calmée et la mer est sans bruit.
Ô femme, votre cœur, qui m'apparaît sans voiles,
Est comme un grand navire aux mâts rompus, aux voiles
Pendantes, qui séjourne au milieu de la nuit,

Et qui ne lutte plus, et que rien ne conduit,
Et sur les flancs duquel flottent de longues toiles
Sous le balancement rhythmique des étoiles.
Ô femme, vous portez un grand amour détruit.
Nous sommes tous les deux sur le pont du navire
Qui tremble en proie au vent nocturne et qui chavire.
Vous, vous cherchez encor la route dans les cieux.
Moi, penché sur le flot, que mon regard invite,
Je me demande avec des larmes dans les yeux
Comment de tels vaisseaux peuvent sombrer si vite.

Le Survivant

Le matin, après la tumultueuse orgie,
Quand la prunelle éteinte et la lèvre rougie
Je rentre dans mon cher réceptacle d'amours,
La Bien Aimée arrive en robe de velours,
Marchant avec un bruit rhythmique et monotone,
Comme elle m'apparut ce dernier soir d'automne
Dans une impérissable illusion ! Alors,
Se rouvrent lentement mes yeux dans le remords
De survivre à tant d'âme éteinte et dans la honte
De descendre toujours quand l'amour toujours monte.

Et je me revois seul comme aux jours écoulés,
À cause de mes vieux rêves qui sont allés
Retrouver les joyeux astres dans la nuit brune
Et dormir avec eux sous la divine lune.
Je vois encor monter sur moi pleines d'ennuis

Mes nouvelles amours et mes nouvelles nuits,
Pleines d'enchantements vagues et de chimères,
Puis les femmes dont les lèvres m'étaient amères
Alors, et qu'aujourd'hui j'aime jusqu'à mourir.
Cependant que je vois lentement se rouvrir,
Cloué comme un fanal au-dessus de ma porte,
Le regard de la Bien Aimée aujourd'hui morte.

Chant-03

Une déesse a pris mon cœur
Et l'a placé dans sa poitrine.
C'est ce qui fait qu'elle est divine.
Mais moi je me meurs de langueur.
Une étoile m'a pris mes lèvres
Et les a mises sur ses yeux.
C'est ce qui fait qu'elle est aux cieux.
Mais moi je me meurs dans les fièvres.
Une vivante sans remord
A pris ma grande âme pour elle.
C'est ce qui la rend immortelle.
Mais moi je suis mort, je suis mort.

Chant-04

Le vent des mers agonisant
Ce dernier soir me fit entendre

Une chanson tellement tendre,
Que j'en pleure encore à présent.
La chanson de la Bien Aimée
Que j'adorai tant autrefois
N'avait pas cette chère voix
Ni cette musique enflammée.
C'est pourquoi j'adore à présent
Par dessus toute autre musique
Le vent des mers mélancolique,
Le vent des mers agonisant !

Les Bienfaits de la Mort

En hiver, dans les nuits obscures,
Les morts lèvent leurs bras pierreux
Et, sortant de leurs sépultures,
S'assemblent pour causer entre eux.
Sur l'herbe des grands cimetières
Ils s'asseoient en cercle, tout blancs,
Et discourent des nuits entières,
Graves sous leurs linceuls tremblants.

L'un dit : — « J'ai cherché le silence
Et la grande paix autrefois
Près des mers belles d'indolence,
Au fond des déserts et des bois.
Les seuls frissons du vent sonore
Erraient au milieu de la nuit.
Le silence est plus grand encore

Dans ma tombe où rien ne bruit. » —
Un autre dit : — « Moi, sur la terre,
Ce que j'aimais, devenu vieux,
C'était la grande brume austère
Que la nuit jetait sur mes yeux ;
Mais souvent la lumière blonde
Des astres égayait mon deuil.
Oh ! la nuit est bien plus profonde
Sous les planches de mon cercueil ! » —
— « Les monts où j'étais, dit un autre,
Sont couverts de neige ; c'était
Un pays bien froid que le nôtre,
Où l'on gelait et grelottait.
Quand je suis entré dans la couche
Où les morts dorment à l'étroit,
Nul frisson n'a crispé ma bouche.
Pourtant il y fait bien plus froid ! » —

— « Moi, j'ai cherché la solitude,
Dit un autre, dans les forêts ;
J'ai toujours fui la multitude
Au fond des déserts où j'errais.
Sous l'accablement des chimères,
J'allais à l'ombre des tilleuls
Rêver loin des foules amères.
Il n'est que les morts qui soient seuls ! » —
Un autre encore : — « Dans les couches
Des femmes j'ai dormi longtemps,
Le front collé contre leurs bouches,
Bercé par leurs seins éclatants ;
Mais toujours leurs baisers sans nombre,

Leurs rires radieux et beaux
M'éveillaient brusquement dans l'ombre.
On ne dort que dans les tombeaux ! » —

L'antique Mal

Rien de pur n'apparaît en cette âme perverse,
Seulement dans ses yeux obscurcis à moitié
Et que le noir chaos des larmes bouleverse
Surnage quelquefois un éclair de pitié.
Un éclair passager, invisible, éphémère,
Qui brille peu d'instants et qu'on ne revoit pas.
Mais c'est cette pitié douloureuse de mère
Qui fait que je l'adore et que je suis ses pas.

Oh ! qui sait quels torrents d'amour et d'espérance
Ont en des temps passés peuplé ce cœur si beau,
Pour qu'on y voie encore un reste de souffrance,
Comme un dernier vestige au dessus d'un tombeau !
Il en est des amours humains comme des fleuves.
Ils roulent, sous les yeux du temps, ce grand vainqueur,
Dans leur lit éternel leurs vagues toujours neuves.
L'amour change, mais c'est toujours le même cœur.

Le Serment

Songez à ce matin si merveilleux encor
Où vous fîtes devant un vieux crucifix d'or

Le serment de m'aimer toujours pendant l'absence !
Ô désespoir du cœur qui s'éloigne ! ô puissance
Du dernier mot d'amour qu'on se donne au départ !
Et le dernier baiser ! et le dernier regard !

La voiture roulait lentement par la ville.
Je ne regardais pas votre bouche tranquille
Dans le serment divin s'ouvrir et se fermer.
Mais Dieu vous entendait quand vous juriez d'aimer.
Monstre mélancolique et triste, chair vendue,
Combien de fois déjà vous a-t-il entendue ?
Oh ! maintenant je vous en supplie à genoux,
Songez à moi ! songez aussi, songez à vous !
Écoutez ce qu'a dit la parole sacrée :
« Tous ceux qui n'auront point gardé la foi jurée
Mourront de leur blasphème effroyable, et leur chair
Horrible fumera dans l'éternel enfer. »
Quand vous aurez trahi la parole donnée,
Votre chair en sera désormais condamnée.
Je prendrai dans mes mains le châtiment des dieux.
Je viendrai, noir, pareil aux morts qui n'ont plus d'yeux,
Et vous frappant au cœur comme on troue une cible,
Quand vous aurez trahi le serment invincible.
Puis je mourrai moi-même en poussant un sanglot
Tellement douloureux que le bois et le flot
En jetteront encore une clameur farouche
Après que je serai tombé dans l'autre couche,
Comme au jour où le temple immense s'écroula
Sur le juge Samson vendu par Dalila.

Ainsi meurent, et dans leur corps et dans leur âme,
Pour punir toutes les trahisons de la femme,
Meurent dans un immense effondrement humain,
Terribles et faisant craquer avec leur main
Les colonnes sur qui repose le ciel même,
Tous les êtres qu'aura trompés l'Amour suprême.

L'Ennemi

Depuis longtemps je guette un Ennemi subtil,
Inquiet, très-prudent, vindicatif et sombre ;
Je sais que chaque jour il fait un pas dans l'ombre
Et qu'il me touchera bientôt. Mais quel est-il ?
Est-ce l'âme de ma puissante Souveraine ?
Est-ce l'isolement dans lequel j'ai vieilli,
Ou mon ancien amour auquel j'aurai failli,
Ou le passé de mon cœur triste que je traîne ?

Je ne sais. Je suis las. Du soir jusqu'au matin
Je vois briller ses deux prunelles de phosphore.
Il arrive souvent même qu'après l'aurore
Son effrayant regard n'est pas encore éteint.
Parfois, pris d'un dégoût suprême, las de vivre,
Je fais de monstrueux efforts pour échapper
À cet être : jamais je ne puis le tromper,
Et jamais l'Ennemi ne cesse de me suivre.
Luxurieux et noir comme la nuit, profond
Comme la mort, brûlant comme la conscience,
Il me suit lentement et sans impatience ;

Et j'écoute au milieu des soirs le bruit que font
Ses pas lents et précis sur le pavé des salles
Où j'erre dans mon rêve et dans mon désespoir,
Lorsque déjà la nuit verse sur mon front noir
Son grand silence et ses ténèbres colossales.
Chaque jour envolé semble mettre un nouveau
Vêtement sur son corps monstrueux qui m'épie
Surtout chaque soir triste et chaque nuit impie
Semblent le faire plus furieux et plus beau.

Ai-je autrefois commis un crime dont je pleure ?
En ce cas, quelque Dieu juste a dû le charger
De surveiller mon corps si jeune et si léger,
Et de noter tous mes actes heure par heure.
Alors quand sonnera le jour du jugement,
Cet éternel témoin des choses anciennes
Posera lentement ses deux mains sur les miennes
Et m'enveloppera d'un grand embrassement,
Et devant Dieu, pareil aux corbeaux des batailles,
Déchirera mon cœur avec ses dents de fer
Devant vous, ma Beauté, mon ciel et mon enfer,
S'il est vrai qu'il vous faille encor des représailles !

Mea culpa

C'est ma faute, ma faute, et ma très-grande faute !
Un jour je te dirai pourquoi je t'aimai tant.
L'espèce de Sirène horrible qui me tend

Ses piéges, c'est ton Âme ; et ton Corps en est l'hôte.
C'est ma faute, ma faute, et ma très-grande faute !

Ton Âme impure au fond de ton Corps éclatant
N'est pas visible. Moi, je la voyais pourtant.
J'aurais dû m'en aller vers une Âme plus haute.
C'est ma faute, ma faute, et ma très-grande faute !
Maintenant tu t'en vas te faire payer tant
Par un vieux Juif lubrique, atroce et dégoûtant.
Nous ne dormirons plus ensemble côte à côte.
C'est ma faute, ma faute, et ma très-grande faute !
Or, chaque jour je fais œuvre de pénitent,
Me frappant la poitrine à grands coups, et luttant
Pour payer ce remords que jamais rien ne m'ôte.
C'est ma faute, ma faute, et ma très-grande faute !

Le Retour

Après avoir souffert d'horribles labeurs, mornes,
Vaincus, et, — comme sont les bœufs à grandes cornes
Qui reviennent après tout un jour de travail,
Soufflant tout l'obscur feu de leur sombre poitrail, —
Après être rentrés chez nous, vieux et livides,
Nous nous retrouverons devant des chaises vides,
Devant de longs et froids fauteuils, qui sembleront
Nous regarder. Alors nous courberons le front,
Et dans nos cœurs emplis encore d'étincelles
Nous considérerons attentivement Celles

Dont jadis les beaux yeux nous éclairaient, faisant
Tout notre orgueil ! Et nous nous dirons : « À présent
Il ne nous reste plus un seul regard, plus une
Seule affection qui, comme un beau clair de lune,
Nous apaise dans la douleur, et plus un seul
Mot d'amour qui nous fasse aimer notre linceul ! »
Et nous dirons encore : « Où sont toutes les femmes
Qui venaient là, faisant avec leurs belles âmes
Sur notre froide et lourde et triste obscurité
Choir le rayonnement divin de leur beauté ?
Où sont elles ? où sont nos sœurs ? où sont nos mères ?
Et ces femmes au vol radieux, les Chimères,
Où sont-elles ? Mais où sont les neiges d'antan ? »
Et sous l'ongle effroyable et morne de Satan
Nous tomberons ; et comme une pointe de glaive
Nous sentirons saigner en nous l'immense rêve.

Le Vêtement d'orgueil

Que les autres, le front couronné d'asphodèles,
Réjouissent leur cœur dans les amours fidèles,
Et qu'ils chantent, et qu'ils s'enivrent, et que leurs
Âmes divines soient exemptes des douleurs
Intolérables dont l'âme des hommes souffre !
— Moi, je vis comme dans un vêtement de soufre
Qu'auraient tissé pour moi des dieux magiciens
Avec mes désespoirs, mes délires anciens,
Mes épouvantements, mes hontes et mes haines,
Qui me pèse comme un déroulement de chaînes

Et qui me suit partout. Et c'est à cause du
Mystérieux et triste amour qui m'a perdu,
Horrible amour qui même à cette heure me hante,
Comme l'ultime appel d'une femme méchante
Que j'aurais adorée antérieurement
Et que j'aurais trompée en étant son amant !
Sans doute, se voyant de mon cœur délaissée,
Voulut-elle, dans son effrayante pensée,
M'envelopper le corps de l'éternel dégoût
Des êtres, et me rendre indifférent à tout !
C'est depuis ces jours-là que sur ma chevelure,
Sur mon front et sur ma poitrine j'ai l'armure
Épouvantable avec laquelle je parcours
Le monde actuel plein de palais et de cours,
Gardant ce seul désir immortel dans mon âme
De n'être jamais plus aimé d'aucune femme.

L'Ancienne Divinité

La grâce des choses fanées !

Je suis pareil aux Dieux morts qui pendant longtemps
Ont vécu dans l'azur et dans les vents flottants,
Et depuis sont tombés dans l'enfer implacable.
Car même le pouvoir des Dieux est périssable.
Je me souviens d'avoir vécu longtemps aussi
Dans un ciel où le Rêve était à ma merci,
Entre une belle enfant qui m'était fiancée,
Déesse aux longs regards d'étoile, et ma pensée

Dont les lèvres m'étaient douces comme un duvet.
Mon Ame possédait tout ce qu'elle rêvait ;

Mon cœur possédait des extases infinies ;
Des vents mystérieux tout chargés d'harmonies
Lointaines jour et nuit flottaient sur des sommets
De splendeurs, langoureux, doux et tels que jamais
Homme n'en entendit de pareils ; et les branches
Des arbres frémissaient comme des lyres blanches.
Je me souviens d'avoir autrefois habité
Ce pays magnifique où fleurît la beauté
Des Sirènes ; j'ai vu ces femmes idéales
Se promener parmi les rougeurs boréales,
Abandonnant leurs chevelures aux rayons
Des étoiles ! j'ai vu tout ce que nous voyons
En rêve ; mais tandis que le sommeil nous cache
La moitié des splendeurs où notre amour s'attache,
Et que ce qu'aujourd'hui vivants nous contemplons,
Seins de femmes, regards célestes, cheveux blonds,
Apparaît seulement pour les yeux de nos âmes,
Moi, comme j'ai vécu parmi toutes ces femmes
Dans leur voluptueux ciel qui m'est toujours cher,
J'ai vu toutes leurs chairs avec mes yeux de chair.
Ce qui fait qu'aujourd'hui même j'y songe encore,
Et que maintenant, ivre encor de cette : aurore
Superbe tant de fois contemplée en ces temps
Évanouis, je vois en moi leurs chairs, j'entends

En moi leurs voix ! Et c'est pourquoi maintenant même,
Sous le ciel lumineux et beau que toujours j'aime,

En cet âge qui n'a plus rien de la beauté,
Je vis du souvenir de ma divinité.

Songe

Àla bella Margarita,
Impératrice des ténèbres,
J'ai dédié ces vers funèbres
Qu'un soir mon pauvre cœur chanta.
C'était dans un bois taciturne
Empli de silence et de paix,
Et — tant ses arbres sont épais ! —
Qui même en plein jour est nocturne.

Nous allions dans cette forêt,
Elle devant et moi derrière,
Vers une invisible clairière
Dont la chaleur nous attirait.
Ses cheveux s'accrochaient aux branches
Et ses petits pieds aux chardons.
Je lui disais : « Nous nous perdons ! »
Je ne voyais plus ses mains blanches.
Elle allait plus vite que moi,
Ayant toujours eu l'habitude
De l'ombre et de la solitude,
Où son cœur trône comme un roi.
« Oh ! nous nous perdons ! » lui criais-je.
Et je l'appelais par son nom,
Elle me disait toujours : « Non »

Je ne sais par quel sortilége
Je fus forcé de m'arrêter.
Alors je m'assis sur la terre,
Douloureux, muet, solitaire,
Et je me mis à sanglotter.

Elle continuait sa route
Dans la noirceur de la forêt,
Comme un songe qui disparaît
Et qu'encor de loin on écoute.
J'entendais le bruit de ses pas
Dans les herbes pleines de pierres ;
Et j'ouvrais tout grand mes paupières,
Mais je ne l'apercevais pas.
Alors la nuit des froids décembres,
L'âpre et funèbre isolement,
Me reconquit et, lentement,
Lentement, monta dans mes membres.
Je voyais la Mort se dresser
Et, ne me sentant plus près d'elle,
Dans la terre où croît l'asphodèle
Mon douloureux corps s'enfoncer ;
Et je sentais dans l'air sonore
Qui m'effleurait d'un grand baiser
Lentement mes bras se croiser
Et lentement mes yeux se clore.

Car, privé de ce front si fort
Loin duquel tout décroît et tombe,
La terre devenait ma tombe,
Et la nuit devenait ma mort.

Alors je saluai le monde
Et Dieu pour la dernière fois ;
Et je mourus seul dans le bois,
Dans la nuit, dans la nuit profonde !
À la bella Margarita,
Impératrice des ténèbres,
J'ai dédié ces vers funèbres
Qu'un soir mon pauvre cœur chanta.

Les Hirondelles

Oh ! sur les grands murs noirs des vieilles citadelles
Avez-vous entendu comme les hirondelles
Se parlent quelquefois, la nuit, dans l'air glacé ?
Elles disent, songeant en elles au passé,
Elles disent les nuits d'été douces et blanches,
Les grands lits chauds qu'on trouve en juillet dans les branches,
Les longs sommeils, les longs rêves extasiés ;
Puis les pays perdus, et Malte aux droits rosiers,
Et Tunis plein de chants et de voix léonines,
Et Cypre où les fleurs ont des formes féminines,

Et Tyr où les palmiers se pâment en sanglots,
Et Bagdad la pieuse, où le Tigre aux beaux flots
Murmure des chansons d'amour sous les fenêtres.
Et cela les réchauffe un peu, ces petits êtres.

Le Tombeau intérieur

Tout homme a dans l'âme un coin sombre
Triste, silencieux, secret,
(La nuit de l'âme est pleine d'ombre
Comme la nuit d'une forêt)
Dans lequel, fossoyeur allègre,
Il mure comme en un tombeau
Tout ce qu'il a de plus intègre
Et tout ce qu'il a de plus beau,

Tous ses souvenirs, tous ses rêves,
Tous ses amours, plus copieux
Que la poussière sur les grèves
Et que les astres dans les cieux.
Mais lorsqu'après longtemps encore
Il veut rouvrir ce tombeau noir,
Ce qui reste de son aurore
L'effraye et lui fait mal à voir.
Comme un cadavre qu'on déterre
Et dont, après vingt ans passés,
On ne trouve plus sous la pierre
Que les débris décomposés.

La Procession des Dieux

Àminuit je me lève et pousse mon volet.
Alors devant mes yeux, sous le ciel violet,
Les anciens Commandeurs des foules disparues,

Les Dieux précipités défilent par les rues ;
Sinistrement drapés de brume et de brouillard ;
Et chacun d'eux, étant un mort, est un vieillard.
Les voici tous ! voici Zeus, avec le grand aigle,
Vieux, soumis à son tour à l'indomptable règle
Des souffrances, des sorts cruels, des âpres maux ;
Poseidôn, dont la barbe est un fleuve d'émaux,

Et le grand Être noir, le grand Guerrier de pierre,
Héraklès, qui sous sa furieuse paupière
Semble garder encor l'âme des vieux combats ;
Voici Bakkhos, voici Ploutôn, le Dieu d'en bas ;
Hèrè, qui marche avec lenteur, comme épuisée ;
Et celle qui s'en vint de la vague irisée,
La pâle Reine au corps de neige éblouissant,
Kypris ; mais comme elle a vieilli, Dieu tout-puissant !
La Lune sur la nuit jette sa flamme heureuse.
Dans la procession lugubre et douloureuse,
Tous ont les yeux levés vers cette flamme d'or,
Et songent dans leurs cœurs, en revoyant encor
Au fond du grand azur la blonde Phœbè, telle
Qu'autrefois, toujours Reine et toujours Immortelle,
À tout ce qu'ils étaient du temps qu'ils étaient Dieux ;
Tandis qu'Endymion l'appelle avec ses yeux.

Les Exilés

Dans une cage était un Lion sombre et fauve
Qui hurlait, à demi couché dans son alcôve,

Et geignait avec un énorme bâillement.
En face dans une autre était un grand Serpent.
Le regard du Lion disait : « Autrefois, grave
Et beau, dans le désert où l'Homme est notre esclave,
Chaque jour jusqu'au soir je promenais mes pas.
Les orages, la nuit, ne me réveillaient pas.
J'étais par ma grandeur et ma fière attitude
Le roi de la profonde et vaste solitude

Où l'œil, où la pensée elle-même se perd.
J'avais des compagnons très-beaux dans ce désert
Qui s'étend par delà des millions de lieues.
Maintenant je suis loin de mes montagnes bleues.
Et les autres là-bas m'appellent chaque soir. »
Et les yeux du Serpent disaient : « Oh ! tout est noir !
Ce pays est mauvais, froid, sombre, impitoyable.
Et je m'y sens mourir d'une plaie effroyable.
Moi, j'étais déjà vieux quand ils m'ont emmené ;
Je ne reverrai pas la terre où je suis né,
Ni les sources, ni les grandes oasis calmes
Où j'entendais chanter ces rêveuses, les palmes,
Ni le beau ciel que tant d'étoiles inondaient ! »
Et les deux exilés, tristes, se regardaient.

Rêve claustral

Ce serait une salle immense, comme il sied
À celles où nul être impur n'a mis le pied ;
Où semblerait flotter l'âme des anciens mondes ;

Où, dans l'enivrement des extases profondes,
Les Poètes viendraient le soir, sous des flambeaux,
Rêver aux anciens temps plus graves et plus beaux ;
Où l'on n'entendrait pas des paroles vulgaires ;
Où seulement parfois on causerait des guerres
Anciennes, des assauts livrés, des murs détruits
Et des blessés râlant dans la brume des nuits.

Chacun écouterait ensuite dans sa tête
Mugir ces bruits, pareils à des bruits de tempête,
Chocs de glaives rompus et de chars fracassés,
Qu'après les temps encor font les combats passés.
On entendrait alors les murailles antiques
S'écroulant au seul bruit des clairons prophétiques,
Et la lutte, et la voix des prêtres au milieu
Des chocs d'armes louant et glorifiant Dieu.
Après, pour apaiser ces souvenirs trop rudes,
L'esprit évoquerait en ses graves études
Les corps immaculés des femmes d'autrefois
Et les reconnaîtrait dans l'ombre avec leurs voix
Douces et leurs seins nus et leurs têtes pensives ;
Mais surtout les beautés pures des femmes juives.
Alors aux cris de guerre effrayants et haineux,
Aux râles des mourants, succéderait en eux
Quelque chanson d'amour bien douce et bien sonore,
Qui les endormirait en attendant l'aurore.

Soir dans le Jardin

Comme vous aviez l'air bonne, je vins m'asseoir
Près de vous. Dans le vague et pâle et triste soir,
Le jardin langoureux était plein de guitares,
Et j'entendais des voix persanes et tartares
Qui disaient les pays éloignés et les fleurs
Magnifiques dont sont éprises nos douleurs ;
Voix qui chantaient avec des langueurs insensées.
Et des odeurs d'opium parfumaient nos pensées.
Ce qui fait que je vins très-confiant m'asseoir
Près de vous dans le vague et pâle et triste soir.

J'avais rêvé de vous tout le long de ma route.
Ce soir-là vos deux grands yeux bleus avaient sans doute
De bien tendres et bien ardentes visions !
Oh ! les étranges mots d'amour que nous disions !
Un moment un corbeau traversa les ténèbres.
Oh ! dans la nuit le vol des grands oiseaux funèbres !
Comme il nous inquiète et comme il nous poursuit,
Le vol des grands oiseaux funèbres dans la nuit !
Comme il nous inquiète et comme il nous désole !
Vous ne me dites plus une seule parole.
Les étoiles semblaient plus lointaines. Soudain
Un grand parfum d'amour traversa le jardin.
Et je vous pris les bras ; et nous nous regardâmes ;
Et vos deux grands yeux bleus profonds semblaient deux âmes.

Harmonie du Souvenir

(PANTOUM)

C’est l’amour. Viens rêver encor sur ces rivages.
Une dernière fois encore, et jamais plus !
Rappelle-toi le soir d’octobre où tu me plus.
Viens ; nous rajeunirons nos deux âmes sauvages.
Une dernière fois encore, et jamais plus !
Jours d’attente éternelle et d’éternels veuvages !
Viens ; nous rajeunirons nos deux âmes sauvages
Par l’évocation des souvenirs perdus.

Jours d’attente éternelle et d’éternels veuvages !
Écoutons tous les chants autrefois entendus.
Par l’évocation des souvenirs perdus
Nous boirons le passé, le meilleur des breuvages.
Écoutons tous les chants autrefois entendus.
Nous chanterons l’amour et ses chers esclavages.
Nous boirons le passé, le meilleur des breuvages,
Qui redonne la force aux membres morfondus.
Nous chanterons l’amour et ses chers esclavages.
Ô grands luths, êtes-vous à jamais détendus ?
Qui redonne la force aux membres morfondus ?
C’est l’amour. Viens rêver encor sur ces rivages.

Les Étapes

Je vous ai vue un jour d’été.
Votre beau rire avait jeté

Sur chaque arbre et sur chaque haie
Une explosion de clarté.
Vous étiez gaie.
Je vous ai vue un soir d'hiver.
Vous pleuriez auprès du feu clair.
Je vous ai dit : « Dieu vous assiste ! »
Vous, pleuriez sur un amour cher.
Vous étiez triste.

Je vous ai vue une nuit d'août.
Rêves, dieux, j'avais perdu tout.
Mais votre âme surnaturelle
Semblait encor rester debout.
Vous étiez belle.
Je vous ai vue un jour de mai.
Ô fin d'un rêve bien-aimé !
Je pleurais auprès de la porte.
On clouait un cercueil fermé.
Vous étiez morte.

Anciennes Choses

Un vieux tiroir où s'étale
Le désordre querelleur.
Dans une pose fatale
Se pâme une vieille fleur.
Dernier reste d'un squelette !
La fleur jette des parfums,
Des parfums de violette

Toujours doux quoique défunts.
À côté, sur une table
Où mon deuil épouvantable
Depuis lors s'épanouit,
Des gants déchirés par elle
Dans la dernière querelle
De la lamentable nuit.

Souvenances

Mais la vieille fleur fanée,
Quand je la tiens dans mes doigts,
Me fait revivre l'année
Où je marchais par les bois,
Ivre d'une ivresse étrange,
Plein d'extase et de langueur,
En compagnie avec l'ange
Qui fait mon âme et mon cœur.
Et le parfum où surnage
Le rêve de ce jeune âge
Me fait revoir ses cheveux.
Les gants rompus dans les fièvres
Me font songer à ses lèvres
Et songer à ses aveux.

Les lendemains

Oh ! que de vers sur sa table j'ai composés
Le matin, après les magnifiques baisers
De la nuit ! Que de vers encor tout pleins de fièvres,
Encor tout imprégnés de l'odeur de ses lèvres,
Débordants de couleurs, de parfums et d'accords,
Rhythmiques comme les reflux de son grand corps,
Et si beaux qu'aujourd'hui, portant sa dure chaîne,
Mon cœur désenchanté les reconnaît à peine !
Le lit était auprès de la table, et j'avais
Sous mes yeux son chevet, le plus doux des chevets,

Sur qui tombait sa lourde et chaude chevelure !
Par moments je sentais passer une brûlure
Sur mes lèvres ; c'était le souvenir distinct
D'un baiser de la nuit qui n'était pas éteint
Et qui m'enveloppait comme d'immenses vagues.
Et j'écrivais longtemps, tandis que de lents, vagues
Et suprêmes reflets descendaient de ses yeux
Et langoureusement rampaient sur les soyeux
Tapis, sur les fleurs d'or des murs et sur les sièges,
Comme de blancs rayons de lune sur les neiges.

Le Miroir aux Souvenirs

C'est dans les profondeurs de tes beaux yeux que j'erre.
L'amour y fait tomber sa lueur étrangère,
Faite des purs rayons de tous les soleils morts ;

Et j'y vois, à travers des vagues de remords,
De regret, de tristesse et de fierté suprême,
Passer les visions éclatantes que j'aime.
C'est le miroir de chair où je viens retrouver
Les heures d'autrefois qui me faisaient rêver,
Les heures de désirs et d'attente première ;
C'est là que je revois, entouré de lumière,

Le passé bienheureux dans ses moindres détails :
L'église du faubourg, où, sous les grands portails,
J'attendais qu'elle vînt dans la foule, isolée ;
Et, dans le grand jardin peuplé d'arbres, l'allée
Où je l'ai vue un jour, à travers le couchant,
La musique et les fleurs, passer en me cherchant.
C'est là que je revois encore les murailles
De la maison qui la cachait dans ses entrailles,
La rue aux noirs pavés pleine d'estaminets,
Et le petit bazar en face où je venais,
Et d'où parfois, rêveur, je la voyais sourire.
C'est là que je revois, avec plus de délire,
Ces longs soirs du dernier été qui fut si beau,
Où le soleil, comme un prodigieux flambeau,
S'éteignait dans les eaux du lac parmi les branches,
Et toutes les splendeurs, toutes les formes blanches
Des cygnes s'endormant sur les flots adoucis,
Et l'arbre sous lequel nous nous sommes assis ;
Et puis, plus près de nous encor, cette soirée
Où nous avons, autour de la table éclairée
Par la lampe, parmi les oiseaux et les fleurs,
Longtemps causé de nos amours et de nos pleurs.

C’est dans le plus profond de tes beaux yeux, chérie,
Que je revois, comme une éternelle patrie

Que des soleils lointains illuminent encor,
Apparaître à mes yeux tous ces beaux rêves d’or,
Tous ces rêves qui sont si riants qu’on en pleure !
Ange des jours passés, quand ton aile m’effleure,
C’est qu’un regard de la charmeresse est entré
Dans mon cœur et qu’il l’a d’abord désespéré.

Le Voyage

J’ai fait un douloureux voyage, comme Ulysse,
Sur la mer, nuit et jour, sans lune et sans soleil,
Farouche, allant d’orage en orage, pareil
Aux condamnés qui vont de supplice en supplice.
Mais sur la noire mer où le navire glisse
Je promenais mon morne et lugubre appareil,
Les yeux ouverts toujours vers l’horizon vermeil
Où luisait la maison de joie et de délice.
J’avais toujours les bras dressés vers l’occident,
Ta demeure ! Et cela réchauffait mon courage,
De pressentir, plus loin que l’effroyable orage
Et que le vent nocturne et que le flot grondant,
Comme un irrésistible et radieux mirage,
La chambre où tu chantais l’amour en m’attendant.

Les Soirs

Je me souviens que vous étiez en robe mauve
Quand vous m'avez connu pour la première fois,
Ô vous qui surpassiez les Reines et les Rois
Par votre inexorable orgueil de bête fauve.
Alors, vous dont la main nous transporte et nous sauve,
Vous m'avez emmené comme un enfant des bois.
Je me souviens que vos membres étaient très-froids
Et votre corps très-blanc dans la profonde alcôve.
Ma vie et ma douleur noire peuvent finir.
Je n'ai jamais tourné les yeux vers l'avenir.
C'est le passé splendide et triste que j'adore.
Je me souviens d'un jour où vous m'avez donné
Un peu d'espoir. Et puis je me souviens encore
D'un soir très-sombre où vous m'avez abandonné.

Musique morte

Un air qu'elle chantait au temps de nos amours,
Quand je l'entends encor me fait verser des larmes ;
Un autre air, sombre et lent, est pour moi plein de charmes,
Parce qu'il me rappelle un peu ses cheveux lourds.
J'en sais qu'elle a chantés en robe de velours,
Couverte de joyaux bruyants comme des armes ;
Je songe alors aux jours anciens remplis d'alarmes,
Qui resteront les plus savoureux de mes jours.
Il est des airs d'église et des marches funèbres
Qui me font tressaillir encor dans les ténèbres,

Étant restés en moi comme elle les chantait.
Une phrase de valse infiniment divine
Évoque dans mon cœur triste, quand tout se tait,
La respiration faible de sa poitrine.

Silence d'Automne

(PANTOUM)

Ôsilence des soirs mystérieux d'automne
Quels accords d'harmonie horribles tu contiens,
Silence des grands soirs fidèle et monotone !
Est-il des chants plus doux à l'âme que les tiens ?
Quels accords d'harmonie horribles tu contiens,
Silence des grands soirs monotone et fidèle !
Est-il des chants plus doux à l'âme que les tiens ?
Je me rappelle un soir que j'étais seul près d'elle.

Silence des grands soirs monotone et fidèle,
Garde en toi pour toujours ce souvenir divin.
Je me rappelle un soir que j'étais seul près d'elle,
Un soir mélancolique au milieu du ravin.
Garde en toi pour toujours ce souvenir divin,
Il tombait de la lune un fleuve d'améthystes.
Un soir mélancolique au milieu du ravin.
Oh ! comme par moments les cœurs deviennent tristes !
Il tombait de la lune un fleuve d'améthystes.
Les arbres en étaient éblouis et charmés.
Oh ! comme par moments les cœurs deviennent tristes !
Te souvient-il qu'un jour nous nous sommes aimés ?

Les arbres en étaient éblouis et charmés.
Il passait sous les bois d'anciens accords de lyres.
Te souvient-il qu'un jour nous nous sommes aimés ?
Ô sainte extase ! ô joie immortelle ! ô délires !
Il passait sous les bois d'anciens accords de lyres
Morts autrefois et puis ressuscites par nous,
Ô sainte extase ! ô joie immortelle ! ô délires !
Ô silence des soirs, tes chants sont les plus doux.

Morts autrefois et puis ressuscités par nous,
Tes chants sonnent divins dans l'éther monotone.
Ô silence des soirs, tes chants sont les plus doux,
Ô silence des soirs mystérieux d'automne !

Soir de Carnaval

Ce soir de carnaval où vous étiez si belle
N'a pas cessé de vivre en moi. Je me rappelle
Cette musique et ces couleurs et ces parfums
Qui semblaient rapporter l'âme des jours défunts,
Ces passages de corps troublés dans la luxure,
Et les vibrations de votre chevelure
Qui tournait dans la valse en même temps que vous,
Tout ce soir de janvier dernier qui fut si doux !
Rappelez-vous donc tout, le flamboîment des lustres,
Le chant tumultueux des guitares illustres,

Et ce tournoîment lent, montant comme un essor,
Quand frissonnent ses bras sous les bracelets d'or,
La valse langoureuse entre toutes les danses,

Les rires, les parfums d'amour et les cadences !
Tous ces souvenirs sont en moi grands et joyeux.
Et même maintenant que j'ai perdu vos yeux,
Votre poitrine et vos cheveux et votre bouche,
N'ayant rien oublié de tout ce qui vous touche,
Encore que je sois loin de vous que j'aimais,
Je me sens fier et plein de bonheur désormais ;
Et je n'ai rien perdu, puisque je me rappelle
Ce soir de carnaval où vous étiez si belle.

Éphémères choses

Lorsque vous dormirez dans la tombe, Maîtresse,
Sous le suaire aux plis étroits
Où nul divin baiser d'amour, nulle caresse
Ne réchauffera vos pieds froids,
Si vous pouvez rouvrir vos yeux pleins de lumière
Dans l'obscurité du tombeau,
Alors vous jetterez un regard en arrière
Sur le passé qui fut si beau.

Vous vous rappellerez les jours de votre enfance
Où vous luttiez avec fierté
Sans autre arme de guerre et sans autre défense
Que votre immortelle beauté ;
Vous vous rappellerez les ivresses légères
Dans les beaux soirs de juin bénis,
Et nos doux chants mêlés aux chansons étrangères
Qui tombaient des deux infinis ;

Vous vous rappellerez les caresses sans nombre
Dont je couvrais vos bras si doux,
Et mes yeux où vos yeux ne voyaient que de l'ombre
Quand je pleurais à vos genoux ;
Et par les belles nuits de mai les confidences
De nos deux cœurs apprivoisés ;
Les sourires, les voix, les chansons et les danses,
Et la lenteur de nos baisers ;
Vous vous rappellerez les longues solitudes
Sur les monts ou dans les grands bois,
Et nos moindres regards, nos moindres attitudes,
Tous ces souvenirs d'autrefois !

Puis dans la brume où l'âme invisible frissonne
Vous refermerez vos doux yeux,
Et vous écouterez l'éternité qui sonne
À la grande horloge des cieux.
Alors vous vous direz que tout ce que l'on pleure
N'a peut-être point existé,
Et que les plus beaux ans ne durent pas une heure
Quand on songe à l'éternité.

La Fenêtre

Comme je parcourais en bas d'une fenêtre
La rue où j'ai pleuré si fort un certain soir,
Je me souvins du grand, magnifique et cher être,
Qui partit une nuit pour ne plus reparaître,
Être mélancolique impossible à revoir !

Et la haute fenêtre alors me sembla verte
Dans le vague et mortel mirage de la nuit.
Immédiatement j'entendis un grand bruit.
Et je crus aussitôt qu'elle s'était ouverte,
La fenêtre ancienne où Dieu m'avait conduit.

Et m'étant approché, je vis qu'elle était close,
Close comme à la nuit de séparation.
Et je me rappelai l'ancien rideau rose
Où tant de fois j'ai vu comme une apothéose
Surgir la magnifique et grande vision.
Et derrière l'ancien rideau rose, sereine
Et splendide, la Fée aux yeux de diamant,
Avec sa toque jaune et son grand vêtement ;
Et la chambre où l'odeur de sa chair souveraine
S'était épanouie impérissablement !
Ah ! depuis que les nuits ont cessé d'être bonnes,
Que de fois dans la rue ancienne je reviens
Attendre encor la plus splendide des madones,
Avec de grands sanglots tristes et monotones,
Plus misérable et plus vagabond que les chiens !
Attendre ! et regarder longtemps, dans la lumière
Des réverbères bleus qui vibrent sombrement,
Sur le mur que parcourt un long frémissement,
L'ancien rideau rose abandonné, derrière
La fenêtre fermée irrévocablement !

Sonnet mélancolique

Quand s'en iront les Âmes détenues
Dans l'air sans fin goûter le vrai bonheur,
Comme tout cède au plaisir suborneur,
D'aucuns viendront trouver au fond des nues
Les visions qu'ils n'ont pas seuls connues,
Comme un enfant libre du gouverneur
Fait consister sa joie et son honneur
À contempler des femmes toute nues.
Si chacun peut toucher au fond du ciel
Son idéal chimérique ou réel,
Moi, dédaigneux des voluptés publiques
Et par un dieu personnel agité,
Je revivrai les jours mélancoliques
Si bien vécus lors du dernier été.

Larmes posthumes

La nuit qui nous prêtait son ombre est toujours belle
Comme en ces temps adorés. Or,
Si je songe à la Bien-Aimée aux cheveux d'or,
C'est tout ce qui me reste d'elle.
Cependant que, tout plein de son amour fidèle,
Mon cœur s'agite et lutte encor,
Comme un oiseau qui meurt en prenant son essor,
Je meurs dans un dernier coup d'aile.
Que celui qui lira ces vers écrits par moi,
Prêtre, valet, soldat ou roi,

Indifférent, ou bon dans son âme touchante,
Humble ou superbe, jeune ou vieux,
Qu'il se les grave bien et puis qu'il les lui chante.
Je les pleure avec mes deux yeux.

Invitation à la Mort

La voici ! Marche, ô roi des royaumes rêvés,
Sous les drapeaux des arcs, sur les fleurs des pavés.
Frère des Dieux, salut ! Nous sommes arrivés.

C'est fini, j'ai dit adieu. Je m'en vais.
Ce monde lubrique et vil est mauvais ;
Ce monde toujours empli de ténèbres
Ne m'a point donné ce que je rêvais.
Prends-moi donc, suprême Ange aux yeux funèbres !
Et remporte-moi dans les cieux promis
Où refleuriront mes rêves célèbres.

Loin, loin ! loin de tous mes plus chers amis,
Dans un ciel, comme un bois, plein de lauroses
Et de vieux palmiers toujours endormis.
Nous habiterons deux chambres bien closes,
Dans ce grand bois plein de parfums troublants ;
Et nos lits seront couronnés de roses ;
Lits d'ambre et d'ivoire où, dans les draps blancs,
Pâle, par les soirs éternels, ô brune,
Je caresserai tes bras et tes flancs.
La nuit, sous les chauds rayons de la lune,
Nous évoquerons nos vieux jours et les

Souvenirs de notre antique infortune.
Nous évoquerons les deuils envolés,
Qui furent si durs ! mais dont la mémoire
Sera chère à nos deux cœurs consolés.
Et longtemps, longtemps ! dans la forêt noire
Qu'illuminera l'azur de tes yeux,
Nous promènerons nos désirs de gloire.

Les Anges prendront des airs tout joyeux,
Quand ils nous verront marcher dans les astres.
Tu rajeuniras même les grands cieux.
Mais toujours, toujours, sous les bleus pilastres,
Nous évoquerons en nos cœurs si doux
Les vieilles douleurs et les vieux désastres ;
Pour que nous soyons de la haine absous,
De la haine dont le cœur vil s'enivre ;
Pour que nous n'ayions pas d'orgueil en nous ;
Pour que nous chantions le ciel qui délivre
De tant de tristesse et d'accablement,
Et savourions mieux la douceur de vivre
Éternellement, éternellement !

Encore

Car il n'est que les morts qui vivent !
Eux dont les souvenirs ravivent
Après les noirs jours écoulés
La volupté des soirs qui suivent.
Dans leurs linceuls immaculés,

Ils sont plus beaux que dans leurs robes
Les vivantes aux cœurs brûlés.

Ils vivent, lumineux et probes,
Les beaux jours qu'ils ont pressentis,
Marchant par dessus tous les globes.
Lorsque sont leurs corps engloutis,
Ils vivent dans le ciel immense,
Loin des hommes petits, petits !
Quand Dieu leur fut plein de clémence,
Quand sur terre ils furent heureux,
Leur félicité recommence ;
Quand leurs jours furent douloureux,
Quand la terre leur fut amère,
Le ciel d'or leur est généreux.
Poètes, ils ont la chimère,
Qu'ils enveloppent de baisers
Et qu'ils aiment comme une mère ;
Soldats, ils sont tout embrasés
Par le clair flamboîment des glaives
Que sur terre ils avaient brisés ;

Marins, ils voguent vers les grèves
Que leur prédisait le calfat ;
Rêveurs, ils contemplent leurs rêves.
Car Dieu voulut qu'on triomphât
Quand on quitterait la ravine
Douloureuse de Josaphat.
Ô morts, nul de nous ne devine
Ce que vos yeux d'âme éblouis
Contemplent de splendeur divine

Dans l'obscurité de ces nuits ;
Nul ne sait ce que vos prunelles,
Après les temps évanouis,
Contiennent d'aubes éternelles,
Quand l'éternité sans remord
Vous berce en ses mains maternelles.
Ô douce, douce, douce Mort !

Élévation

Ô Muse, emporte-moi sur tes ailes divines !
Ô Maîtresse toujours clémente au cœur aimant,
Par dessus les fossés, les murs et les ravines,
Emporte vers les cieux étoiles ton amant.
Nous tracerons dans l'air un lumineux sillage ;
Nous irons jusqu'à Dieu de sommets en sommets.
Mais avant de partir pour ce lointain voyage
Dont le terme est si beau qu'on ne l'atteint jamais,

Comme les vieux guerriers trempaient dans l'eau marine
Leurs membres pour les rendre invincibles et forts,
Je tremperai mon cœur et toute ma poitrine
Dans le Léthé, le fleuve oublieux, cher aux morts ;
Et quand j'aurai longtemps laissé choir dans l'eau sombre
Tous les pensers dont mon amour était empli,
Les hontes, les regrets et les remords sans nombre,
Et quand je serai plein de l'immortel oubli,
Quand j'aurai tout perdu, jusqu'à la souvenance
Des baisers et du nom de celle que j'aimais,

Alors j'apparaîtrai pur et plein d'espérance,
Et dispos à gravir les plus âpres sommets.
C'est l'ordre : Il faut briser d'abord l'Amour, ce tendre
Et subtil ennemi dont nous seuls triomphons,
Pour planer au-dessus des mondes et prétendre
Aux sereines splendeurs des firmaments profonds.
L'Amour est un sépulcre où l'Homme encor tout jeune
Ensevelit sa force et sa virginité,
Où la Vierge aux seins nus qu'a lassée un long jeûne
Se jette tout entière ivre de volupté.

Ah ! maudit soit le jour où la première femme,
Déchirant sa poitrine avec ses fortes mains,
En a fait d'un seul coup jaillir son cœur infâme
Et l'a comme un défi jeté sur les chemins !
Et maudit le premier homme qui, sur sa voie
Trouvant ce cœur sanglant et vil, l'a ramassé,
Et pour un peu d'argent ou pour un peu de joie
S'est à ce cœur horrible éperdûment fixé !
Ô Muse, emporte-moi loin de toutes ces fanges !
Hausse-moi dans tes bras jusqu'au firmament bleu
Où sont les Astres clairs, pareils aux yeux des Anges,
Jusqu'au Soleil, patrie éternelle de Dieu !

Le Faîte

Ômon cher être, nos deux âmes qui sont sœurs,
Nos deux âmes en qui l'amour met ses douceurs,
Toute pleines du grand désir d'être immortelles,

Avides de parfums et de lumière, et telles
Qu'aucun rêve ici-bas ne les peut assouvir,
S'épuisent en efforts suprêmes pour gravir
Le haut sommet que Dieu seul pour elles éclaire.
Elles sont comme deux aigles sortant de l'aire
Qui, du fond de leur roc farouche regardant
L'obscurité de la nuit noire, cependant

Qu'en bas d'eux et sur eux terre et ciel tout sommeille,
Appellent de longs cris la lumière vermeille.
Nous sommes deux à vivre en ce désert profond.
Par moments le vent souffle : alors les bruits que font
Les Hommes dans leur ombre et dans leur petitesse,
Les sanglots que l'orgueil arrache à leur tristesse,
Les blasphèmes que l'âge arrache à leur vertu,
Les échos de leurs pas sur le chemin battu,
Les râles de l'amour au fond des nuits amères,
Et l'injure des fils et la douleur des mères,
Et surtout, ô misère ! ô deuil ! les grands sanglots
Des vierges que Dieu laisse à genoux, les yeux clos,
Pleurer avec des cris leurs amours étouffées, —
Tout cela monte à nous, lentement, par bouffées.
Alors nous nous serrons l'un contre l'autre ; puis,
Sans que ce monde affreux et profond comme un puits
Arrache seulement un pleur à nos prunelles,
Nous, pleins de la clarté des choses éternelles,
Radieux, confiants, encore que brisés,
Reprenons notre route au milieu des baisers.
Un jour (car l'avenir est sûr quand l'âme est haute !)
Nous siégerons dans le beau ciel ayant pour hôte

Le Seigneur tout-puissant, le Maître des Élus ;
Et là, dans la clarté, calmes, n'entendant plus

Ces bruits qu'aujourd'hui l'air furieux nous apporte,
Moi le rêveur tranquille et vous la vierge forte,
Nous nous regarderons avec des yeux de feu.
Et vous serez Déesse, et moi je serai Dieu.

La Chimère

Je n'avais pu dormir, je pleurais sur mon lit.
C'était l'heure où, le jour venant, le ciel pâlit.
Alors je vis sur moi la tête inconsolable
De la Chimère aux flots céruléens semblable ;
Elle fixait sur moi ses yeux couleur de sang ;
Moi, je la regardai sans rien dire, pensant
Qu'elle avait comme moi dû souffrir de la vie,
Des hommes, de l'orgueil, du crime, de l'envie ;
Jalons tristes posés le long de nos chemins.
Alors je pris son corps de neige entre mes mains,
Et, l'apaisant avec de lascives caresses,
Ou regardant couler l'or de ses blondes tresses

Comme des flots de mer larges et triomphants,
Je lui parlai tout bas, comme on parle aux enfants.
Mes regards parcouraient sa beauté tout entière.
Or, je vis que ses pieds étaient gris de poussière
Et que son noble corps était tout abattu,
Et je lui dis : « Chimère aux grands yeux, d'où viens-tu ?
Car tu n'as plus de force et tu n'as plus d'haleine.

Viens-tu des mers, de la montagne ou de la plaine,
Des nuages d'argent ou des astres de feu ? »
Elle me répondit alors : « Je viens de Dieu !
Écoute-moi : Depuis le jour où je suis née,
Je marche ; je n'ai pas encore vu la journée
Du repos ; je n'ai pas encore vu le moment
De m'arrêter. Je marche infatigablement.
Les mers, les bois, les monts, ces affreux réceptacles
D'orages et de vents, ne sont pas des obstacles.
Mais j'ai vu des pays si beaux sur mon chemin
Que je ne suis pas lasse encore, et que demain
Je recommencerai ma route dès l'aurore ! »
Ô Chimère, veux-tu, par la route sonore,
Par les astres, jusqu'au Seigneur en qui j'ai foi,
Ô Chimère, veux-tu que je parte avec toi ?

Dans le Parc

Un grand parc empli de palmes, de plantes,
De cèdres, de pins au feuillage noir,
Qui balancerait comme un encensoir
Tout un monde obscur de senteurs troublantes ;
Des kiosques couverts de fleurs opulentes,
Où nous viendrions tous deux nous asseoir,
Où nous goûterions du matin au soir
Le déroulement des minutes lentes ;
Des bassins d'azur céleste, et près d'eux,
Baignant ses vieux pieds dans les flots d'ivoire,
Triste, inoubliable et couvert de gloire,

Un grand sycomore aux membres hideux,
Sous qui nous irions nous coucher tous deux,
Quand nous sentirions venir la mort noire.

La Vie à deux

Vois-tu, nous serions bien heureux, si tu voulais,
Soit que nous écoutions les chants purs et suaves
Des oiseaux, ou les voix éternellement graves
Des flots de mer, assis tous deux sur les galets !
Nous n'aurions pas besoin de trésors, de palais,
De fleurs rares, de vins précieux, ni d'esclaves :
Les bonheurs d'ici-bas ne sont que des entraves,
Et rien ne me plaît plus depuis que tu me plais.
Mais nous nous parlerions des choses envolées,
Des morts, et par-dessus les voûtes étoilées,
Des anges bleus dansant sur les tapis du ciel ;
Et nous écouterions leurs voix enchanteresses ;
Tandis que notre amour chaste, immatériel,
Mêlerait ses accents tristes à leurs ivresses !

Suite

Là-bas, là-bas, ce sont les forêts ; tout là-bas,
Les montagnes ; et puis, plus haut, les clairs nuages,
Vagues d'un océan qui n'a point de rivages,
Gardiens d'une demeure où l'homme n'entre pas.

Il est au fond du ciel un palais plein d'appas
Où nous irons, après les temps des esclavages,
Mêler nos deux esprits ainsi que deux visages,
Quand sonnera pour nous l'heure du grand trépas.
Oh ! nous ne serons pas longs à nous reconnaître !
C'est dans cette patrie où nous avons dû naître
Que nous nous aimerons vraiment, ô ma beauté ;
Et c'est là que nos deux âmes, comme deux lèvres,
S'uniront dans l'amour sans fin des nuits sans fièvres
Et s'entre-baiseront pendant l'éternité..

Les Dieux bons

Un soir que nous serons agités par les Dieux,
Nous nous regarderons avec de grands clins d'yeux,
Et, poursuivis depuis tant d'heures par les mornes
Remords qui nous auront reculés jusqu'aux bornes
Du mondé, flous serons encore remués
Par le regret des Dieux que nous avons tués.
(Car depuis qu'enfiévrés par cette amour frivole,
Nous nous sommes un soir donné notre parole
Dans un lit où vos bras tièdes me font dormir,
Chaque nuit, nous avons d'un coup et sans frémir

Comme d'ingrats enfants qui déchirent leurs pères,
Détrôné dans nos cœurs nos Dieux les plus prospères,
L'Orgueil, l'Honnêteté, l'Art beau comme le jour.
Et puis nous n'avons plus adoré que l'Amour.)
Encor tout pleins de nos préférences charnelles,

Nous nous regarderons au fond de nos prunelles,
Et tandis que de froids et rampants Repentirs
Nous suceront le sang comme à de vrais martyrs,
Nous pleurerons sur notre ancienne ingratitude.
Bientôt la formidable et dure solitude,
Qui déjà nous étreint de toutes parts, aura
Fait de tout notre monde un vaste Sahara.
Nous gémirons longtemps vers l'obscurité sourde
Des nuits où nous serons pour toujours ; et la lourde
Lumière de la lune envahira nos cœurs.
Cependant que malgré tous nos efforts, vainqueurs,
Les Dieux bons, les grands Dieux généreux et sublimes,
Nous saisiront et nous tireront des abîmes,
Et, nous rendant le bien pour le mal, nous feront
Divins comme eux, avec des astres sur le front.

L'éternel Foyer

C'est l'usage que, dans les plus pauvres chaumières,
L'hiver, après le jour, quand toutes les lumières
Sont éteintes et qu'on n'entend plus aucun bruit,
La famille s'assemble autour du feu qui luit ;
Et les mères, et les enfants, et les aïeules
Contentes d'avoir chaud et de n'être plus seules,
Entourent le foyer en présentant leurs mains !
Et c'est l'usage aussi, lorsque sur les chemins
Quelque mendiant passe, au froid, au vent qui lutte,
À la soif, à la faim, aux ténèbres en butte,

Pauvre et meurtri comme un oiseau pris par la mer,
De l'amener devant le feu joyeux et clair,
Et de le faire asseoir parmi les jeunes filles,
Encore qu'il soit tout tremblant sous ses guenilles,
Car pour avoir sa place au foyer généreux
Il suffit d'être bon et d'être malheureux.
Plus tard, après les durs labeurs, après les peines,
Après l'exil, après le froid, nos âmes pleines
D'amour s'élèveront vers les deux infinis ;
Et nous nous trouverons ensemble réunis
Devant le clair foyer que le ciel nous assure.
Mais ceux qui n'auront pas gardé leur âme pure
Ne seront point admis au séjour des élus,
Et dans les soirs d'hiver on ne les verra plus
Venir comme autrefois chauffer leurs mains tremblantes,
À côté des enfants aux prunelles brillantes
Et des vierges chantant et causant tour à tour,
À l'éternel foyer du rêve et de l'amour.

L'Entreprise

Être immatériel, âme de rêve éprise,
Vers l'Immortalité creuse ton droit sillon.
La haine des humains est un sûr aiguillon
Pour cette formidable et lointaine entreprise.
Que rien ne te déroute et que rien ne te brise !
À travers le chaos, l'ombre et le tourbillon,
Élève-toi toujours de rayon en rayon
Vers ce but lumineux que le ciel favorise.

Quand même, pour ternir ton chemin éclatant,
Les hommes trouveraient en eux-mêmes autant
De malédictions que les mers ont d'abîmes,
Quand même ils verseraient une nuit de tombeau
Autour de tes efforts généreux et sublimes,
Ils n'empêcheront pas le Beau d'être le Beau !

Le Beau Serpent

Le beau serpent avait fermé ses yeux si tristes,
Et las d'avoir lutté contre les froids hivers,
Commençait à dormir sous les feuillages verts,
Quand retentit le chant merveilleux des harpistes.
Le chant disait les pleurs des hommes égoïstes ;
Puis il criait avec l'accent profond des mers
Le désespoir des cœurs emplis d'amours amers.
Le beau serpent rouvrit ses yeux pleins d'améthystes.
Et les musiciens marchaient vers l'horizon.
Alors abandonnant sa dernière maison,
Le serpent les suivit vers les terres avares,
Amoureux de ce bruit lent comme un chant de mort.
Et trente jours après les joueurs de guitares
Virent le beau serpent qui les suivait encor.

Le Mont

L'heure vivante, au fond de qui toutes les choses
Tombent et parfois, grâce à des métempsychoses,
Terribles, se font boue, argile, fange, nuit ;
L'heure immense qui marche et qui s'évanouit
Sans qu'on ait eu le temps de dire qu'elle triste,
L'heure horrible, parfois joyeuse et parfois triste,
Parfois indifférente aussi, toujours debout,
A son affreuse gueule ouverte où le feu bout.
L'heure immense, muette, est comme un mont qui marche
Volcan au ténébreux cratère en forme d'arche,

Qui baîlle, et par moments brille, comme un Etna
Furtif, et qui s'enfuit dans l'ombré, et dont on n'a
Pas même l'apparence éparse des fantômes.
Là tombent les jours, nains, et les siècles, atômes,
Les hommes les plus grands comme les plus petits ;
Et les dieux immortels y sont tous engloutis.
Mais, le soir, de ce mont tumultueux qui semble
Tyranniser la terre et la mer tout ensemble,
Monte une chaîne d'or qui le rattache aux cieux ;
Et, tout petit devant le ciel prodigieux,
Le mont, dont en plein jour l'approche est surhumaine,
Marche, triste et lié, comme un chien que Dieu mène.

L’Inconnu

J’avais marché depuis le matin jusqu’au soir.
Le ciel redevenait insensiblement noir.
Le soleil s’enfonçait tout rouge dans les grêves.
Un moment je levais la tête vers mes rêves,
Quand je vis se dresser devant moi dans le fond
Du ciel un Inconnu grave au regard profond.
À gauche s’étendait une forêt de mousse
Où des femmes allaient et venaient dans la douce
Lueur du crépuscule avec de tendres voix
Comme celles qu’avaient en elles autrefois

Les Sirènes ! À droite une forêt, plus noire,
Plus triste, mais gardant au fond d’elle la gloire
Des visions que l’œil de la chair ne voit point.
Et le grand Inconnu me la montrait de loin.
J’étais jeune, j’étais lâche, j’étais sans force.
Je dirigeai mes pas à gauche où sous l’écorce
Des arbres je voyais en travers des chemins
Les Déesses d’argent qui me tendaient les mains.
Oh ! comme en peu de temps toutes choses chavirent !
Rappelle-toi, mon cœur, les peines qui suivirent
Et l’isolement noir dans lequel tu tombas.
Faut-il, Seigneur, monter si haut pour choir si bas !
La beauté de la femme est pareille à la houle
Des fleuves qui pendant des mois entiers vous roule
Doucement et de vague en vague vous conduit
Jusqu’à l’obscur et froid silence de la nuit
Où pour l’éternité des ans il faut qu’on meure.
Quand je me réveillais après la nuit, à l’heure

Où le dernier éclat des lunes disparaît,
Où l'on n'entend encor par toute la forêt
Que la voix des petits rossignols dans les branches,
Sans mouvement, couché sur ces poitrines blanches,
Je semblais un cadavre en la neige enfoncé,
Et les gens qui passaient disaient : Il est glacé.

Un matin l'Inconnu se leva dans l'aurore
Et, me regardant, dit avec sa voix sonore
Et douce : « Tu n'as pas suivi le vrai chemin.
Tu t'es laissé tromper par le délire humain,
Cet aveugle qui veut guider l'âme des hommes.
Là-bas, dans la forêt formidable, nous sommes
Quelques-uns qui vivons de luttes pour gagner
Les cieux étincelants. Rien ne peut éloigner
L'âme, le blanc lutteur, du ciel, la palme offerte.
Veux-tu venir là-bas sous la forêt déserte ?
Tu n'y souffriras pas les effroyables maux
Qui font les hommes vils comme les animaux
Et qui brisent le corps mortel sans hausser l'âme
Divine. Mais le feu du soleil et la flamme
Des astres guideront nuit et jour tes pensers
Vers les deux que ta vie ancienne a courroucés.
Et quand tu les auras regagnés à ta cause,
Tu les verras s'ouvrir sur toi comme une rose
Immense, les grands cieux ! et rayonnants et purs
Te verser l'éternel parfum des jours futurs.
Car, ô mon fils, la vie humaine est trop charnelle
Pour être toujours forte et pour être éternelle…
Le corps n'est rien, et l'âme est tout. Après les jours
D'ici-bas, par les uns vécus dans les amours,

Et par les autres dans la haine insatiable,
Quand le corps, étant fait de boue et périssable,

Retourne dans le fond de l'ombre et du néant,
L'âme surgit alors comme un œil de géant,
Et monte. Mais quand l'homme a méconnu le rêve,
Et que sur lui le jour mortuaire se lève,
L'âme suit au tombeau le corps évanoui,
Et, n'ayant pas prévu le ciel, meurt avec lui.
Si tu veux vivre après la mort, si tu veux être
Un de ceux qui verront l'aube immense apparaître
Sur ce néant des jours qui passeront, alors
Suis-moi ! sinon va-t-en, et meurs avec ton corps. »
Il se tut. Et sa main forte élevant la mienne
Me fit voir, au-dessus de la forêt ancienne,
Toute noire, le beau ciel tout bleu, rayonnant
D'étoiles, pour lequel je lutte maintenant.

Sonnet panthéiste

Voici déjà longtemps que les rayons solaires
Se sont fondus dans l'âme obscure de la nuit.
Voici déjà longtemps qu'on n'entend plus de bruit.
Les astres sont venus dormir sur les eaux claires.
La lune, enveloppant de ses feux tutélaires
Les fleuves et les monts glacés qu'elle éblouit,
Les berce dans ses bras bleus et les réjouit,
Et la forêt divine apaise ses colères.
Moi seul et mon amour vivons dans la forêt.

Oh ! comme à ces instants l'âme vous apparaît
Dans toute sa grandeur et dans toute sa force !
Comme on est près du ciel ! comme tout vous est cher !
Comme on sent palpiter la sève dans l'écorce !
Comme on sent refluer l'âme au fond de la chair !

Sonnet panthéiste-02

Car tout est âme, tout ! les bois féconds en rêves,
Les vagues de la mer prodigues de baisers,
La lune, le soleil, les astres embrasés,
Et le frémissement de l'air dans les nuits brèves,
Et les petits cailloux qui chantent sur les grèves,
Et les petits oiseaux qui courent dans les blés,
Et les sources d'eau vive, et les deux étoiles,
Et les monts vers le ciel dressés comme des glaives !
Qu'est-ce que les rayons de lunes en été ?
Et la chaleur ? et la couleur ? et la clarté ?
Et le frisson des bois tristes où le vent brame ?
Qu'est-ce que l'harmonie et qu'est-ce que le feu ?
Qu'est-ce que le parfum des fleurs, — sinon leur âme ?
Tout est âme, Seigneur, parce que tout est Dieu !

Lacrymæ rerum

La nuit, au fond
Du bois énorme,

Le chêne et l'orme
Causent et font
Un bruit qui fond,
Pour qu'on s'endorme,
Triste et conforme,
Au ciel profond.
Il se dégage
Comme un langage
Des eaux, des fleurs.
Les bois en flammes
Ont leurs douleurs
Comme nos âmes.

Les Bois

Plus que les cimes
Des grands monts, droits
Comme des Rois
Malgré leurs crimes
Fiers et sublimes,
J'aime les bois
Où tant de fois
Nous nous assîmes.
Les sapins clairs
Et les érables
Impénétrables !
Les grands bois verts
Qui sont semblables
À des déserts !

Affinités

Oh ! comme tout est beau ce soir ! Les hirondelles
Sur l'eau du fleuve bleu volent à grands coups d'ailes,
Un murmure d'amour tombe sur la forêt,
Et, dans l'éclat du vieux soleil qui disparaît
Comme un vaisseau privé d'antennes et de voiles,
Derrière l'horizon qui se couvre d'étoiles,
Tristes et resserrant leurs bras entrecroisés,
Les lianes d'argent se couvrent de baisers.
Quelle femme à la belle âme douce, quel Ange
A fait tomber d'en-haut cette paix sans mélange

Sur le monde naguère encore plein d'effroi ?
Muse, consolatrice éternelle, est-ce toi ?
Ô Muse, n'as-tu pas secoué dans l'aurore
Tes cheveux embaumés sur la forêt sonore,
Et jeté sur le fleuve un parfum inconnu,
Qu'il en surnage encore après le soir venu ?
Ô Muse, quand les yeux des vierges séraphiques
Se sont levés ce soir sur les monts magnifiques,
N'ont-ils pas aperçu parmi l'immensité
Ta bouche souriante et pleine de clarté
Qui les baisait avec des lèvres ineffables ?
Ta voix pareille aux voix qu'on entend dans les fables
N'a-t-elle pas frémi dans l'air plein de rayons ?
Car, ô Muse, il n'est rien de ce que nous voyons
Qui ne vienne de toi ! Parfum, souffle, harmonie,
Tout ce que nous sentons dans la plaine infinie
Nous vient de ton sourire et nous vient de tes pleurs ;
Et ce que nous prenons pour le parfum des fleurs

Et pour le bruit du vent n'est dans les soirs de fièvres
Que le bruit de ta voix et l'odeur de tes lèvres.

Le Clavecin

Oh ! si je pouvais ! loin de ce monde ennuyeux,
Tristesse de mon âme et terreur de mes yeux,
Je m'en irais là-bas vivre dans une chambre
Lointaine, qu'emplirait une vague odeur d'ambre
Et comme le parfum ressuscité d'un lit
Où son corps tant de fois pleuré s'ensevelit,
Et qui, depuis, toujours, de minute en minute
Prolonge le frisson de la suprême lutte.
Les fenêtres auraient des rideaux de lampas
Que l'horrible soleil ne traverserait pas.

Et j'y serais dans un éternel crépuscule.
Et puis, le soir, à l'heure où le soleil recule
Devant la lune, moi, plein des amours anciens,
Je m'ensevelirais dans mes rêves, les siens,
Dans nos rêves, pendant des heures infinies ;
Ou, le front débordant d'immenses harmonies,
Le cœur brûlé d'amour, je m'asseoirais parfois
Devant un clavecin d'ivoire, à qui mes doigts
Arracheraient de sourds sanglots ! Cependant qu'Elle,
Elle, la grande enfant, viendrait, toujours si belle !
Tout doucement, dans l'air chargé de cris humains,
Et qu'elle me prendrait la tête, avec ses mains,
Et qu'elle collerait ses lèvres maternelles

Sur ma bouche ! Et longtemps, des heures éternelles,
Je resterais sous cet immense embrassement,
Les yeux perdus dans ses beaux yeux de diamant,
Et toujours, de mes doigts tristes, dans la nuit noire,
Arrachant des sanglots au clavecin d'ivoire.

Le Beau Cheval

Le beau cheval, chargé de cavaliers funèbres,
Galopait fièrement au milieu des ténèbres,
Franchissant les forêts, les monts et les ravins,
Et s'éclairant lui-même avec ses yeux divins.
Tout à coup, au détour du fleuve où les eaux bleues
Coulent sans fin depuis des millions de lieues,
Et sur lequel, bercés par des rêves blafards,
Silencieusement dorment les nénuphars,
Il aperçut, dans l'herbe épaisse du rivage,
Le corps immaculé de la Reine sauvage

Que son maître adorait du temps qu'il était dieu.
Alors, et secouant sa crinière de feu
Toute remplie encor des frissons de la route,
Il s'arrêta longtemps sous la céleste voûte,
Le beau cheval céleste aux yeux de diamant,
La regardant avec un morne enchantement,
Silencieusement, comme on regarde un rêve !
Puis repartit à l'heure où le soleil se lève,
Plus fort pour galoper tous les jours jusqu'aux soirs
Vers le sombre pays de ses cavaliers noirs.

Depuis ce temps je vois dans mes rêves superbes
De grands chevaux, teignant de sang les touffes d'herbes
Demi-morts et sentant la nuit tomber sur eux,
Mais calmes et levant vers le ciel ténébreux
Leurs yeux graves où brille une lueur dernière,
Secouer sur le front des Reines leur crinière.

Le Drapeau

Sur le champ de bataille obscur, où la magie
Du sang se développe (ainsi que dans l'orgie
Le vin voluptueux et fier), dans le fiévreux
Choc de gladiateurs que se livrent entre eux
Les peuples, sur l'arène immense en flots féconde
Où lutte tout l'orgueil et tout l'ennui du monde
Ensanglanté, parmi les monstrueux baisers
Que le cœur entr'ouvert donne aux glaives brisés,
Nous voici venir, nous, formidables, la tête
Haute, et par la mêlée humaine stupéfaite

De tant d'âme et d'éclat, traînant depuis mille ans
Nos pas pesants, hautains et durs, et dans nos lents
Voyages retrouvant sur ces plaines sacrées
Les palmes d'autrefois déjà considérées ;
Forts de la force horrible humiliée et fous
Du rêve inviolable et chaste, devant tous
Les hommes, par un fier et grand battement d'ailes
Escaladant, ainsi qu'on fait des citadelles,
Le haut mur de blancheur, d'amour et de vertu

Que depuis sept mille ans on n'a pas abattu
Encore. Et c'est dans la divine bataille, ivre
De rêve, qui dans l'air primordial se livre.
Nous voici tous, guerriers superbes, lutteurs noirs,
Sur les foules, sur les peuples morts, dans les soirs
Nébuleux nous lever comme des rêveries,
Au milieu des vallons mystiques, des prairies,
Des lacs pâles teintés de violet pareils
À de lointains couchants d'automne, des soleils
Magnifiques où luit l'idée inexprimable
Et douce, de l'azur clair et de l'adorable
Ciel plein d'astres où Dieu fait paître le troupeau
Des Anges.
Des Anges. Et voici dans nos mains le drapeau,
L'oriflamme des grands chocs d'armes jaune et blanche
Qui vibre dans l'air bleu comme une grande branche ;

L'étendard colossal, magnifique, opulent,
Qui flotte aux quatre vents du monde, étincelant
Comme la mer et clair comme l'air tout ensemble.
Au milieu des profonds combats, ce drapeau semble
Pour qui le voit avec l'œil du cœur, flottant seul
Sur les derniers débris des mondes, le linceul
Funéraire de ceux qui sont morts dans la lutte.
Et visible comme un phare sur une butte,
Il demeure impassible et grave et radieux,
Superbement gardé par les vainqueurs des dieux.
Il est le ciel en qui l'âme des choses mortes
Revit. Sur la montagne offerte aux foules fortes,
Dans l'air glacé planant de toute sa hauteur,
Il est l'avertisseur et le consolateur ;

Il est l'ami fidèle et sûr des épopées.
Un soir de lutte on a pris les claires épées
Des plus vaillants, et l'on a taillé ce lambeau
Dans le céleste azur éblouissant et beau.
Les monts, ces vieux amants des solitudes veuves,
D'un peu de neige blanche ont fait les plus grands fleuves
Et les plus grandes mers, et Dieu plein de bonté
D'un peu d'azur a fait toute l'immensité.
Or, étant fait de neige et d'azur, et superbe,
Et dans le vent flottant comme une gerbe d'herbe,
Et même dans l'horreur des batailles ayant
Un air voluptueux, ce monstre est effrayant,

La grâce étant la plus formidable des Reines ;
Et pour nous, radieux amants des mers sereines
Et des immensités profondes, il est tout,
Quand nous le contemplons sur la cime, debout,
Développant sur nous sa peau tempêtueuse,
Illuminé, flottant comme l'eau fluctueuse
Et clair comme l'azur du ciel surnaturel,
Jaune comme la mer et blanc comme le ciel !
Et quand nous y voyons apparaître, visibles
Pour nous seuls, radieux, orgueilleux, doux, paisibles,
Magnifiques, d'en bas, du fond houleux des bois profonds,
De nos villes, de nos murs où nous étouffons,
De nos fanges, de nos poussières, de nos grèves,
Les Rêves, oh ! les indéfinissables Rêves !

Stances

Lorsque nous qui vivons aujourd'hui, nous qui sommes
La génération présente, nous irons
Dans la claire demeure où s'en vont tous les Hommes,
Plus radieux, plus forts, avec de plus beaux fronts ;
Lorsque nous sortirons de ce siècle d'armures,
Quand les chênes des monts et les cèdres chanteurs
Auront vu fuir avec de tragiques murmures
Cette dispersion suprême de lutteurs ;

Quand nous ressurgirons du fond de nos désastres
Comme une rêverie au-dessus d'un ravin,
Abandonnant la terre obscure pour les astres
Et le combat humain pour le combat divin ;
Quand nous déposerons la flamboyante épée
Qui depuis plus d'un siècle ensanglante nos bras,
Rien ne sera fini dans la grande épopée.
Ô bataille des jours anciens, tu renaîtras !
Tu renaîtras, bataille amoureuse et farouche,
Et, foulant nos corps froids et te vautrant dessus,
Tu viendras embrasser avec ta belle bouche
Les fils retentissants que nous aurons conçus.
D'autres enfants naîtront et d'autres jeunes hommes,
Guerriers graves emplis d'un rêve surhumain,
Plus beaux que nous n'étions, plus forts que nous ne sommes,
Qui prendront l'effroyable épée avec leur main,
Et qui se jetteront du fond de leur demeure
Dans la lutte, portant notre âme dans leurs flancs,
Et qui s'acharneront jusqu'à ce qu'elle en meure
Sur la Réalité féroce aux yeux sanglants.

Et qui célébreront l'Amour vivante et forte,
La Musique aux sons clairs et l'Art éblouissant,
Jusqu'à ce que la Mort à leur tour les emporte
Sous les pieds du Vainqueur des Hommes tout-puissant.
On les verra venir en bon ordre, la tête
Austèrement levée, indomptables, joyeux,
Considérant le monde avec un air de fête,
Magnifiques et fiers et beaux comme des Dieux.
Les uns s'avanceront en chantant des cantiques,
Illuminés, avec un regard infini,
Les yeux fixés en haut sur des rêves mystiques
Qui les dirigeront vers l'idéal béni ;
D'autres s'arrêteront par intervalles, calmes,
Et s'agenouilleront sur le bord du chemin
Pour cueillir des lauriers et des branches de palmes,
Qu'ils entrecroiseront, une dans chaque main.
On verra des enfants, des vierges et des femmes
Les suivre avec des chants d'amour miraculeux,
Et de grands corps d'opale embaumés par leurs âmes
Marcher sur leur chemin comme des anges bleus.

Et du ciel descendront sur eux dans la lumière
Des chants tellement doux dans leur sonorité,
Que les vieux morts couchés dans leurs tombes de pierre
En rêveront pendant toute l'éternité.
C'est ainsi que dans les parfums, dans la musique,
Dans la splendeur, ce flux d'hommes démesuré,
Le cœur trempé trois fois dans la force imphysique,
Marchera gravement pour le combat sacré.
Or, je m'adresse à vous, magnifiques apôtres
Qui nous succéderez sur le libre chemin,

Imprimant dans le sol vos pas après les nôtres,
Peut-être les derniers de ce vieux genre humain !
Sur l'éternel sommet si voisin de la chute,
Quand vous retrouverez notre ombre sous vos pas,
Quand vous évoquerez notre âme dans la lutte,
Rêveurs victorieux, ne nous méprisez pas.
Vous serez la lumière étincelante et rose
Que maintenant notre œil lassé cherche et poursuit,
Et vous serez l'effet dont nous sommes la cause,
Et vous serez le jour dont nous sommes la nuit.

Alors à ce sommet de lumière profonde,
Si vous sondez l'horreur des âges engloutis,
La tête dans les cieux et les pieds sur le monde,
Ne dites pas de nous que nous fûmes petits.
Nous sommes dans un siècle où la grandeur humaine
N'a pas encor pendant assez de jours vécu.
Quand l'âme est comme un chien servile que Dieu mène,
Le corps a beau lutter, l'Homme est toujours vaincu.
Nous avons été vieux avant l'âge peut-être,
Faibles dans le combat, froids et dégénérés ;
Mais du moins, Idéal, et toi, l'éternel maître,
Ô Chimère, toujours tu nous as enivrés,
Et nous avons lutté quoique remplis de crimes,
Lutté sereinement pour nos rêves de feu,
Et creusé sur le bord des flamboyants abîmes
Le chemin par lequel vous monterez vers Dieu.

Les Amants

S'il est encor vrai que tu m'aimes
Après le sépulcre hideux,
Nos jours seront moins hasardeux,
Mais nos bonheurs seront les mêmes.
Le front couvert de diadèmes
Nous nous envolerons tous deux
Jusqu'aux astres clairs, et près d'eux
Nous rajeunirons nos cœurs blêmes.
À chaque moment, nuit et jour,
Nous trouverons des lits d'amour
En des nuages fantastiques
Qui couronneront de rayons
Les sanglantes convulsions
De nos deux corps épileptiques.

Les Poètes

Le jour viendra bientôt, — (dans peu :
Que dure l'ère sépulcrale ?) —
Nous dresserons notre front pâle,
Et nous verrons, s'il plaît à Dieu,
Passer devant nous, dans l'air bleu,
Sous la lune couleur d'opale,
Les femmes de Sardanapale,
Avec des vêtements de feu
Et des robes à longues franges,
Comme seuls en ont les Archanges,

Et portant sur leurs fronts charmants,
Qui vibreront comme des harpes,
Des nuages blancs pour écharpes
Et des astres pour diamants.

Les Musiciens

Sur un fleuve grand comme un fleuve d'Amérique,
Dont nul n'a jamais vu la source ni les bords,
Un soir, au son rhythmé des harpes et des cors,
Nous nous embarquerons pour un ciel chimérique.
Nous n'écouterons point la plainte idolâtrique
Des hommes. Nous n'aurons plus d'âme ni de corps ;
Mais nous aurons nos voix, dont les puissants accords
S'uniront pour chanter leur chant le plus lyrique.
Un soir, las de chanter, nous nous inclinerons
Sur le flot du grand fleuve, et nous l'écouterons ;
Et tous ces bruits, d'autant plus doux qu'ils sont plus vagues,
Nous porteront, après bien des jours fortunés,
De musique en musique et de vagues en vagues,
Aux lieux où nous vivions en des temps éloignés.

Le Vainqueur

J'aurai vécu comme un guerrier. J'aurai lutté
Pour le relèvement des dieux aux pieds d'ivoire,
Pour l'âme véritable et pour l'Art illusoire,

Et surtout, ô mon cœur ardent ! pour la Beauté.
Et plus tard, quand le Dieu noir m'aura remporté,
Les peuples à venir qui chanteront la gloire
Des morts, après la palme acquise et la victoire,
Ne sauront pas si j'ai seulement existé.
Mais dans un ciel fleuri comme un jardin, les Anges
Brûleront sur mes pas l'encens de leurs louanges ;
Et je serai célèbre entre tous les guerriers ;
Et les vierges aux longs cheveux d'or et de soie
Couronneront mon front triomphal de lauriers ;
Et les anciens héros en pleureront de joie.

L'Orient

Oh ! les femmes qu'on voit briller à l'Orient,
Secouant leurs cheveux sur leurs seins, et riant,
Et chantant par moments, et, pendant les silences,
Noyent dans leurs grands yeux les horizons immenses,
Le soleil, et les beaux nuages, tout l'azur !
Oh ! pourquoi suis-je né dans ce pays obscur ?
Si mon sort eût été conforme à mon idée,
J'eusse certainement vécu dans la Judée,
Près de Jérusalem-la-Sainte, dans un vieux
Bois solitaire. Et là j'aurais vu de mes yeux

Le soleil se coucher sur des astres moins tristes,
Les vierges aux beaux yeux violets, améthystes
Vivantes, m'ayant vu longtemps les regarder,
Pâles et de cet air divin qui veut céder,

M’eussent fait sous leurs beaux cheveux soporifiques
Dormir des sommeils blancs dans les nuits pacifiques.
Je serais resté là, bercé par leurs amours,
Rêvant toute la nuit à la blancheur des jours,
Tranquille, dans l’éclat des splendeurs aperçues,
Dormant, jusqu’au matin, où je les aurais vues
S’éveiller lentement dans mes bras, soulever
Leurs immenses corps blancs, et, lasses de rêver,
Disparaître, traînant avec un bruit sonore
Leurs lumineuses chevelures dans l’aurore !
Le jour, las de ces longs sommeils lascifs qui font
Le cœur faible, j’aurais vu fuir sous le profond
Ombrage des forêts de pins et de platanes
Les ondulations lentes des caravanes
Qui marchent au milieu du désert, emportant
L’immuable reflet du soleil éclatant,
Vers le sud merveilleux et la lointaine grève
Où le prophète mort fait son éternel rêve.
Puis un soir, las de tout ce qui s’échappe, empli
De l’immortel espoir qui succède à l’oubli,

Dégoûté de l’amour, puisqu’il est périssable,
Je me fusse enfoncé dans le désert de sable,
Et je fusse parti doux comme un pèlerin
Vers la grève où survit le Rêve souverain.
Oh ! les rêves qu’on voit briller dans les ténèbres
Orientales, comme un vol d’oiseaux funèbres,
Nous ravissant nos cœurs par l’invincible attrait
Du désert, de la mer Rouge et de la forêt,
Et des monts, et des vents furieux, et des femmes !
Oh ! l’Orient, patrie éternelle des âmes !

La dernière Musique

Quand le tumultueux déroulement des Âges
Sera fini,
Monteront avec leurs délicieux visages
Dans l'air béni,
Monteront avec leurs chevelures de gaze
Qu'un Dieu vengea,
Les yeux sur l'éternelle et souveraine extase
Ouverts déjà,

Monteront, monteront lentement les Poètes
Et les penseurs,
Les Sirènes et les Muses aux belles têtes
Étant leurs sœurs.
Leurs lèvres s'enverront autour d'elles dans l'ombre
De longs reflets,
Et les Hommes, encor couchés dans leur nuit sombre,
Chétifs et laids,
Les Hommes les verront monter comme des vagues
De diamants,
Et les contempleront d'en bas avec de vagues
Ravissements.
Monteront les divins Poètes aux yeux calmes,
Beaux et nerveux,
Et leurs Anges gardiens balanceront des palmes
Sur leurs cheveux.
Alors ils entreront dans leurs palais étranges
Où l'air est chaud,
Les yeux émerveillés de la splendeur des Anges
Et le front haut,

Les pieds couverts, encor des fanges de la route,
Pleins de beauté ;
Et dès lors ils vivront dans ce ciel pendant toute
L'éternité.
L'air divin s'emplira d'une immense harmonie ;
Et les Dieux blancs
Leur chanteront la joie et l'extase infinie
En des chants lents.
Et les déesses dont les lèvres sont des roses
Leur chanteront
Les jours évanouis qui furent si moroses.
Ils les verront !
Ils verront resplendir les déesses aux torses
Miraculeux.
Et c'est ce qui fera qu'ils seront pleins de forces
Dans les ciels bleus.
Eux-mêmes, en voyant se joindre les déesses
À leurs travaux,
Chanteront les plaisirs sacrés et les ivresses
Des jours nouveaux.

Loin, oh ! bien loin du monde obscur chargé de crimes,
Ils chanteront.
Et le ciel sera plein de strophes et de rimes
Comme leur front.
Et lentement dans l'air des astres imphysique,
Oh ! lentement,
Lentement montera la divine musique
Du ciel charmant.
Tous ceux que dans leurs cœurs séduisirent les Lyres
Par leurs doux sons,

Revivront dans ce ciel le front plein de délires
Et de chansons ;
Les vieux Rois Juifs, avec leurs longs cheveux d'écharpes
Et d'anneaux ceints,
Chanteront, en mêlant leurs cris à ceux des harpes,
Les psaumes saints ;
Les Reines de la Perse et les princes tartares
Pleins de beauté
Célébreront parmi l'extase des guitares
La volupté ;

Les chimères aux cœurs de marbre et les Sirènes
Aux vagues voix
Chanteront sur le flux des eaux, aériennes,
Comme autrefois !
Les cieux profonds seront plus que jamais sonores,
Et par moments
Tous ces Musiciens tendront dans les aurores
Leurs bras charmants,
Extasiés d'amour devant ces Reines tristes
Aux si beaux corps,
Et ravis de revivre au milieu des harpistes
Qu'ils croyaient morts.
Puis les Musiciens et les Musiciennes
Aux cœurs brisés
Interrompront le chant des Lyres anciennes
Par des baisers.
Et tout le ciel sera rempli de cette gloire ;
Et ces baisers
Eux-mêmes sonneront comme des luths d'ivoire
Divinisés.

Le Bruit faux

Tandis que relégué dans ta mansarde étroite
Près d'un lit à jamais déserté par les corps,
Tu recherches au fond de quelque vieille boîte
Une lettre, un bouquet oublié, des trésors !
Cependant que dans la vieillesse et l'abstinence
Tu trouves une vive et cruelle saveur
À déchirer ton âme avec ta souvenance ;
Cependant que la Mort te prend, triste rêveur,

Triste rêveur, entends du fond des hautes salles
S'élever jusqu'à toi dans les grands soirs d'été,
Comme des floraisons d'Égypte colossales,
Les senteurs de la joie et de la volupté,
Les rires et les cris d'amour et les cadences,
Et ce tournoiement lent, montant comme un essor,
La valse langoureuse entre toutes les danses,
Quand frissonnent les bras sous les bracelets d'or.
Et reconnais parmi ces troupes embaumées,
Abandonnant leurs corps à de lâches ardeurs,
Reconnais toutes tes anciennes bien-aimées
Pleines de voluptés, de grâces et d'odeurs.
Mais n'aie alors pas une amertume en ton âme !
Reste désespéré, mais sois silencieux,
Détournant tes regards de l'éphémère femme
Pour les faire plonger dans les éternels cieux !
Et que tout ton passé douloureux et frivole
Te soit un aiguillon sacré, pour que ton cœur,
Ce cheval magnifique et terrible, s'envole
Immédiatement vers le rêve vainqueur !

Don Juan

Cet homme était l'orgueil de toute la nature,
Soit que, rouge du sang des cœurs qui le suivaient,
Dans une magnifique et superbe posture
Il marchât vers l'amour que ses grands yeux rêvaient,
Soit que, plein du secret contenu par son âme,
Il s'arrêtât sur les chemins où nous passions,
Pour jeter aux cheveux déployés d'une femme
Les moribondes fleurs de ses illusions.

Un matin que l'aurore était rouge et sanglante
Comme un grand corps de vierge empli de volupté,
Il surgit au milieu de la ville opulente,
Charmant, mais douloureux comme un dieu déserté,
Déroulant ses cheveux d'enfant comme des pierres
Précieuses sur les chemins obscurs et froids,
Et par l'inaltérable éclat de ses paupières
Ressuscitant la vie et l'amour d'autrefois.
Tel il vécut dans les odeurs et les caresses
Que versaient sur sa bouche exquise en l'enflammant
Les sirènes d'amour les plus enchanteresses
Dont il était le maître invincible et l'amant.
Vingt ans il promena son miracle splendide,
Enchantant par ses yeux d'astres, éblouissant
Par son immense orgueil la nature sordide
Et brûlant les esprits rien qu'en apparaissant,
Au milieu de la plus séduisante musique
Et des plus doux parfums qu'on pût imaginer.
Puis il désespéra de la femme physique,
Tous les embrassements n'ayant pu lui donner

Que l'infernal dégoût des choses éphémères,
Le regret douloureux du temps évanoui,
Et l'aspiration vers les saintes chimères,
Et l'âcre désespoir, et l'incurable ennui.
Donc, n'ayant pas vécu tout ce que la luxure
Lui permettait d'attendre et d'espérer encor,
Il mourut, comme un Dieu, d'une immense blessure,
Ou plutôt, comme un Ange, il prit son grand essor.
Et maintenant il vit dans les lys séraphiques ;
Et c'est avec des yeux en pleurs que nous voyons
Apparaître parfois dans les cieux pacifiques
Ses yeux éclaboussés d'astres et de rayons.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_genoux_%28Adelphe_-Froger%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.